DU MODERANTISME OU DE LA FAUSSE MODERATION[1]

LUIGY (abbé ALEXIS PELTIER), DE LA RÉDACTION DU *FRANC-PARLEUR*, MONTREAL, 1873

Les libéraux, surtout les clercs, à toute époque, y compris la nôtre, ont toujours tout détruit.
Pour les reconnaître il suffit de savoir qui ils crossent.
L-H Remy

I

Deux conditions sont absolument indispensables pour être **vrai chrétien** d'abord, et ensuite pour produire la plus grande somme de bien possible, chacun dans la position qu'il occupe.

La première de ces conditions, c'est de **savoir n'être rien et de vouloir n'être rien**. Tous les vrais ouvriers de Dieu, à commencer par les apôtres, ont eu ce savoir et cette volonté. Dieu, a dit l'apôtre saint Paul, a choisi ce qu'il y a d'ignoble et de méprisable en ce monde ; Il a choisi ce qui n'est rien pour détruire ce qui est. *Ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quaæ sont destrueret.*

La seconde de ces conditions, c'est de **vivre d'une vie crucifiée**, de reproduire constamment dans sa personne les mortifications de l'Homme-Dieu : *semper mortiificationem Jesu in corpore nostro circumferentes*. **Les inquiétudes de la vanité, de l'amour-propre, de l'orgueil et de l'ambition, ajoutées au souci d'éviter tout ce qui est de nature à empêcher de prendre ses aises ou de couler paisiblement ses jours**, pèsent un poids très lourd et forment un bagage fort embarrassant pour l'homme obligé de cheminer par la voie étroite. Mais quand on sait mettre de côté ces inquiétudes et ce souci, comme le savent **tous les vrais disciples du Christ**, on jouit d'une **grande liberté d'action**, et par suite on peut se donner beaucoup d'activité, sans risquer à s'arrêter à mi-chemin ou de s'embourber dans la voie à parcourir.

A l'homme qui veut n'être rien, *nihil sum*, et qui fait consister ses joies à souffrir pour Jésus-Christ, *placeo mihi in infîrmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo*, à cet homme rien ne saurait opposer un obstacle sérieux à l'accomplissement de ses devoirs, surtout **à l'accomplissement du pénible devoir de prêcher et de défendre la vérité par ses paroles et ses actes.**

Malheureusement nous vivons dans un siècle qui est aux antipodes du christianisme, et où dominent **la concupiscence et l'orgueil de la vie**. Tous les calculs qui s'y font procèdent plus ou moins de ces deux sources empoisonnées. L'orgueil et la sensualité y règnent à un tel point qu'ils ont déteint sur tous les caractères à peu près : ils les ont amollis, puis en même temps rendus singulièrement irritables, exigeants et ombrageux.

Chez bon nombre de catholiques, même pieux, comme a dit Pie IX, la concupiscence et l'orgueil de la vie savent se déguiser habilement pour combattre les vérités qui les gênent ou les contrarient : **ils opèrent sous le voile d'une fausse vertu, le modérantisme.** Car de même qu'il y a une fausse liberté, une fausse paix, une fausse charité, un faux zèle, de même il y a une fausse modération, et c'est elle que l'on désigne sous le nom de modérantisme.

Le modérantisme n'est qu'**une des formes du libéralisme**. Il travaille à sa manière à **bâillonner les défenseurs de la vérité.** Ce qu'il y a d'étonnant, d'incompréhensible même, c'est que plusieurs ne paraissent pas s'en douter. Ils maudissent le libéralisme, extérieurement du moins, et ils sont pleins d'égards pour le modérantisme qu'ils cultivent même avec une remarquable ferveur,

Voulez-vous en avoir la preuve ? Écoutez-les. Ils ne se déclarent jamais satisfaits de ceux qui combattent les bons combats. Ils les trouvent toujours **immodérés** par quelqu'endroit, et ils semblent s'être donné la mission de **les décourager** en les harcelant sans relâche. Tantôt ils leur reprocheront d'avoir **mal choisi leur temps pour parler** et par là d'avoir été cause que bien des personnes ont été contristées, mécontentées ou choquées ; manque de modération par conséquent. Tantôt ils les accuseront de mettre injustement certains personnages en cause et de les traiter avec une excessive rigueur : nouveau manque de modération. Tantôt ils les blâmeront de mettre trop en lumière **des vérités qui condamnent des hommes** qu'ils voudraient ménager ou **des faits publics dont on n'avait pas encore bien saisi l'odieux caractère**. Une autre fois, ils les signaleront comme des **turbulents** qui font feu pour des bagatelles, courent après les discussions, **rabâchent toujours les mêmes choses et rendent les luttes interminables** : manque de modération encore. Une autre fois enfin, ils se rejetteront sur **la forme** de **leurs écrits**, et la qualifieront de **rude, d'inconvenante, d'exagérée, de grossière, d'injurieuse même** : manque de modération encore, manque de modération toujours.

Mais qu'est-ce donc que la modération ? Serait-elle tout ce qu'on dit qu'elle est ? **La modération est une vertu morale par laquelle nous nous gardons de tout excès**. Toutes les fois donc que nous savons nous maintenir d**ans de justes limites,** nous sommes modérés.

Comme les vérités dogmatiques et morales doivent toujours être présentes à notre esprit, nous ne pouvons jamais donner dans l'excès en les redisant, quand même nous les redirions sans cesse. Que par suite de la prédication, même incessante de ces vérités, il arrive que certaines personnes soient contristées, mécontentées, choquées, cela ne prouve absolument qu'une chose : qu'elles ont **l'esprit mal conformé**. Tout ce qu'on peut en leur faveur, ce n'est pas de cesser

[1] http://www.a-c-r-f.com/documents/luigy-du_moderantisme.pdf Un langage inhabituel !
Note de LHR. Nous avons ***Le libéralisme est un péché*** de Don Felix Sarda Y Salvani, **vrai manuel du combattant chrétien**. Cette brochure est destinée à l'élite de ces combattants, à ceux qui n'auront pas peur de lutter publiquement pour la Vérité. Don Sarda est pour tous les soldats, y compris les officiers, **Luigi est le manuel des officiers.**

de prêcher la vérité, mais de les engager à prendre les moyens reconnus, les plus efficaces pour débarrasser des **travers d'esprit.**

Quant à mettre certains personnages en cause et à les traiter avec sévérité, cela seul ne constitue pas un manque de modération. Pour pécher contre la modération en pareil cas, il faut nécessairement blesser la justice ou la charité. Or, comme en bonne justice, aussi bien qu'en charité raisonnablement entendue, le bien particulier doit toujours aider au bien général, s'il arrive que des individus, quelle que soit leur position, deviennent une puissance publique ou quelque chose d'équivalant, l'on peut et parfois même **l'on doit** les mettre publiquement en cause, et cela, **sans la moindre hésitation,** car, quiconque pose des actes préjudiciables au bien commun, perd par là même le droit à tous les égards qui sembleraient justifier de tels actes.

Un particulier même a le droit de sacrifier la réputation d'un ou de plusieurs individus qui l'attaquent injustement dans la sienne, quand il n'a pas d'autre moyen d'obtenir une réparation efficace. Si le particulier a droit à autant, que ne faut-il pas dire quand il s'agit du bien général ?

Mais, dira-t-on peut-être ici, n'est-il pas défendu de se faire justice à soi-même ?

Il est défendu de se faire justice à soi-même, en ce sens que le particulier n'a pas le droit d'infliger lui-même des peines vindicatives à ceux qui lui ont fait subir une injure ou éprouver un dommage ; en ce sens encore qu'il ne peut, de son autorité propre, dépouiller personne d'une possession de biens temporels à laquelle il a véritablement droit ; mais **il ne lui est nullement défendu de repousser une injuste agression, encore moins de la signaler.**

Quoi ! voici un individu ou des individus qui **travaillent activement à la ruine du bien** ; leurs actes mêmes sont publics, et je n'aurai pas la permission de dire ce que je vois et de donner l'alarme ? De grâce, épargnons le bon sens ; nous le forcerons à émigrer, si nous le maltraitons trop.

Mais, réplique-t-on, ces pauvres individus ne savent pas ce qu'ils font. Ne devez-vous pas les ménager à cause de leur ignorance ? **Ils ne savent pas ce qu'ils font ! Mais parce qu'ils agissent sans connaître la nature et la portée de leurs actes, ces actes en existent-ils moins ?** Et s'ils existent, ne sont-ils pas aussi gros de **conséquences funestes** quo s'ils avaient été accomplis avec parfaite connaissance de cause ? J'avoue bien que devant Dieu ceux qui agissent sans savoir ce qu'ils font n'auront pas un compte rigoureux à rendre ; **mais cela n'empêche pas que leurs actes n'aient parfois de terribles conséquences,**

On insiste et l'on dit : on voyait ce que vous voyez ; mais vous l'avez terriblement fait ressentir. Par certaines considérations, par certains groupements de faits, vous mettez en évidence que l'on ne discernait pas bien, ce qu'on ne remarquait guère même. Les choses telles que vous les présentez sont très réelles, on le croit ; mais elles révèlent **un mal affreux**. Il n'y a pas à le dissimuler, vous n'usez pas d'assez de ménagements.

Eh voilà ! on accorde bien qu'il est bon de montrer le mal, mais non dans toute sa gravité. On ne veut le considérer qu'à travers un voile pour s'épargner d'avoir à frémir. Mais alors, comment s'y prendra-t-on pour lutter contre un mal en particulier, pour le conjurer, pour fermer l'abîme qu'il creuse, si l'on ne veut pas l'envisager tel qu'il est ? La première chose à faire, quand on entreprend de remédier efficacement à un mal, n'est-ce pas de travailler à **le connaître en lui-même aussi parfaitement que possible** ? Assurément oui ; le bon sens ne saurait jamais donner une autre réponse.

Mais enfin, ajoute-t-on, **la charité** est-elle bien sauvegardée en tout cela ?

Je répondrai d'abord que si quelqu'un vient poser devant moi et devant le public en faisant vilaine figure, la charité ne m'oblige aucunement à me taire sur le spectacle qu'on me donne ou à dire que je le trouve gracieux, dans le cas où je me déciderai à parler. Que celui qui ne veut pas qu'on parle de lui publiquement ne fasse rien de nature à l'amener nécessairement sur la scène. S'il veut absolument figurer en public et y être applaudi, qu'il se conduise alors de façon à mériter des applaudissements. En deux mots, sans blesser la charité le moins du monde, j'ai droit de qualifier ce qu'on me donne à regarder. Vous désirez que je me taire, alors cachez-vous.

Je répondrai en second lieu qu'il y a **un ordre à observer dans la charité**, car **la charité doit être bien ordonnée**.[2] **PAR-DESSUS TOUT ON DOIT AIMER LA VÉRITÉ**. "La première charité du chrétien, dit le P. Ramière, c'est l'amour de

---

[2] Note de LHR. Rappelons les cinq conditions de la charité, conditions essentielles et pourtant méconnues.

Cinq conditions s'imposent pour que la charité soit vraie :

1. - être en état de grâce ;
2. - qu'elle soit mue par des motifs surnaturels ;
3. - qu'elle soit efficace :
   - en tant qu'elle se rapporte à Dieu, elle doit porter à accomplir sa divine volonté ;
   - en tant qu'elle se rapporte aux hommes, elle doit nous porter à chercher le bien du prochain ;
4. - qu'elle doit être ordonnée, c'est-à-dire :
   - aimer Dieu par-dessus tout ; et pas n'importe comment : si quelqu'un M'aime, il garde d'abord Mes commandements.
   - faire passer l'amour pour la patrie après l'amour pour l'Eglise :
   - ne pas chercher le bien du prochain au détriment de notre propre bien spirituel ;
   - chercher d'abord le bien spirituel de l'âme de notre prochain et, après le bien matériel de son corps.
5. - qu'elle doit se déployer dans la justice et la vérité.

Catéchisme du Cardinal Gasparri, édition de Chabeuil, 1959, pages 758 à 771.

Ces cinq conditions seraient enseignées et connues, on éviterait beaucoup de polémiques, surtout en appliquant bien la cinquième condition. La justice et la vérité sont connues. Elles ne peuvent changer, même depuis Vatican II.

la vérité". Le divin Maître nous l'a souvent répété ; Il nous a même enjoint de **tout sacrifier pour elle** : père, mère, frères, sœurs, notre vie même, s'il en est besoin. Il ne s'est pas borné à donner ce précepte, Il a de plus prêché d'exemple : **IL EST MORT POUR RENDRE TÉMOIGNAGE À LA VÉRITÉ.**

Rappelons-nous encore qu'à l'amour du bien en général doivent être sacrifiés les amours particuliers. Le texte que je viens de rappeler en fournit la preuve. La raison de cela, c'est que le plus valant mieux que le moins, si le moins nuit au plus, il faut sacrifier le moins. Que peut-on objecter à cette doctrine ?

On reproche aux écrivains catholiques de prendre feu à propos de bagatelles et par là de manquer de modération.

Il faudrait s'entendre là-dessus, car les uns estiment **bagatelles** ce qui est vraiment important, puis, en revanche ils mettent les bagatelles au rang des choses de premier ordre.

Quant aux discussions fréquentes qu'on les accuse de provoquer, elles ne prouvent pas qu'ils manquent de modération, mais qu'ils **défendent la vérité partout où elle est attaquée**. En ce bas monde, il n'y aura jamais de paix parfaite : Jésus-Christ nous en a averti. Lorsque la guerre est finie sur un point, elle recommencera sur un autre. Si l'on réussit à tuer le diable, ce qui n'est pas facile, on fera disparaître bien des inconvénients. En attendant, **résignons-nous à assister à des luttes interminables et à entendre rabâcher les mêmes vérités.** Les vérités ne pouvant pas mourir et le monde en ayant toujours besoin, il faudra **les répéter sans cesse**. Si cela nous ennuie, songeons qu'au ciel nous n'aurons que la même Vérité à contempler éternellement.

On trouve enfin que les écrivains catholiques usent d'expressions rudes, inconvenantes, exagérées, grossières, injurieuses. Il ne suffit pas de le dire, mais il faut le faire voir. Il est facile d'accuser ; il ne l'est pas autant de démontrer que l'accusation est fondée. Pour ma part, j'aimerais beaucoup qu'on entreprit de faire cette démonstration. En justice, les accusateurs devraient l'entreprendre. Puisqu'elle n'est pas faite, je me contenterai, pour le moment, de citer quelques-unes des paroles de **Mgr Pie**, évêque de Poitiers, lesquelles prouvent qu'**il ne faut pas trop s'effaroucher de la forme** que revêtent certains écrits.

> "Et comme on insiste particulièrement sur la difficulté d'observer la charité dans les discussions religieuses, je réponds, dit l'illustre prélat, que **les grands docteurs** nous fournissent encore à cet égard **et des règles et des modèles.** Dans une foule de textes, dont la connaissance est élémentaire, et qui ne sont nouveaux que pour ceux qui ne savent rien, ils recommandent la mesure, la modération, l'indulgence envers les ennemis même de Dieu et de la vérité. Ce qui n'empêche pas que, sans contredire leurs propres principes, ils n'emploient eux-mêmes à tout instant **l'arme de l'indignation**, quelquefois **celle du ridicule**, avec une vivacité et une liberté de langage qui effaroucheraient notre délicatesse moderne. La charité, en effet, implique avant tout l'amour de Dieu et de la vérité ; elle ne craint donc pas de tirer le glaive du fourreau pour l'intérêt de la cause divine, sachant que plus d'un ennemi ne peut être renversé ou guéri que **par des coups hardis ou des incisions salutaires**".

Voila ce que dit Mgr Pie, et il le dit, soyons en sûrs, en sachant ce qu'il dit. Nombre de ceux qui parlent beaucoup ne pourraient pas se rendre ce témoignage.

Ces remarques faites, à propos de modération, j'en reviens à dire que **les causes premières du modérantisme sont la concupiscence et l'orgueil de la vie. Les causes secondes après elles mettent en mouvement sont la peur, la lâcheté, l'ignorance, les préjugés, l'orgueil, les intérêts personnels, les intérêts politiques, le parti pris doublé de mauvaise foi.**

Dans des articles subséquents, j'aurai à faire voir comment chacune de ces causes secondes agit pour entraîner dans le modérantisme. Cette étude ne manquera pas d'intérêt ; elle ne sera pas sans enseignements non plus.

II

Une des principales causes du modérantisme, c'est **la crainte**. Généralement parlant, on a le cœur travaillé de basses épouvantes ; on a peur de tout, même de son ombre. On tait la vérité que l'on connaît, on la retient captive, on ne la défend pas quand elle est attaquée, on s'abstient d'approuver, d'encourager, de soutenir ceux qui prennent la défense de ses intérêts, tout cela, parce qu'**on a peur**.

Qu'il se lève un **homme de cœur**, bien décidé à **combattre sans relâche**, et avec toute la vaillance qu'inspire l'esprit de foi, en faveur des droits de la justice et de la vérité ; qu'il parle **hardiment, sans ambages**, et qu'il **se mette sur les toits pour parler**, selon le précepte du Seigneur, de suite quantité de peureux se mettent à pâlir, puis tournent le dos, prennent la fuite et se blottissent dans l'ombre.

> "Mon Dieu, lui murmurent-ils à demi-voix en le quittant, que vous êtes **imprudent !** Pourquoi parler ainsi et provoquer de si **terribles colères** ? Ne voyez-vous pas que vous vous compromettez gravement, que même **vous vous rendez impossible** et que vous brisez votre avenir ? Ménagez-vous donc pour de meilleures circonstances. Les esprits sont trop mal disposés à l'heure qu'il est pour accepter la vérité. Ne les irritez point davantage ; **attendez** pour parler qu'ils reviennent d'eux-mêmes à la raison".

Telle est la première antienne qu'entonnent les peureux. Mais l'homme qui aime la vérité par dessus tout, n'y prête **pas la moindre attention**. Il sait que la vérité a toujours eu et aura toujours des contradicteurs, qu'elle indisposera toujours certains esprits, qu'elle soulèvera toujours des colères. Attendre pour la proclamer le moment où elle sera partout accueillie avec amour et enthousiasme, serait **attendre un moment qui n'arrivera jamais**, la réduire à néant par conséquent.

Le langage de la peur n'est certes pas celui que la vérité éternelle a fait entendre aux hommes qu'elle a choisis pour organes.

> "On portera la main sur vous, leur a-t-elle prédit ; on vous persécutera, on vous traînera de tribunal en tribunal, on vous jettera en prison à cause de Moi. Vous serez mêmes livrés à vos persécuteurs par vos parents, vos frères, vos proches et vos amis. Tous vous haïront à cause de Moi. Mais si le monde vous déteste, sachez qu'il a commencé par Me haïr tout le premier. C'est parce que vous n'appartenez pas au monde, que le monde vous a en horreur. Vous n'êtes pas plus que Moi ; si les ennemis de la vérité M'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi, ils vous feront même souffrir la mort. Mais ne vous laissez pas aller à une vaine frayeur à la vue de toutes les colères qui se déchaîneront contre vous ; ne craignez pas ceux qui font souffrir et qui tuent le corps ; **il ne faut craindre que celui qui a le pouvoir de condamner à la géhenne**".

Les peureux trouvent qu'il est dur de passer par semblable chemin, et moi aussi. **Mais puisqu'il n'en est pas d'autre qui mène au ciel, il faut bien le prendre.**

Quant à se réserver pour de meilleurs jours, le soldat de la vérité, qui a l'occasion de combattre les bons combats, sait qu'il n'en traversera point d'autres où ses services aient plus de valeur et d'importance. On se dépense toujours avec grand profit lorsqu'on lutte dans l'intérêt de la vérité. Ce serait méconnaître les enseignements de l'Evangile, s'aimer d'un amour désordonné que de se demander, avant d'accomplir un grand et saint devoir, si l'on va, en l'accomplissant, se compromettre aux yeux du monde, se rendre impossible ou briser son avenir. **Notre véritable avenir, ce sont les joies de la vie future**. Les intérêts de la vérité sont infiniment supérieurs aux intérêts personnels, aux intérêts de la vie présente ; il ne peut donc jamais les sacrifier.

Où en serait présentement la religion, si les chrétiens des premiers siècles eussent suivi les mesquins conseils de la peur. Quand on lit l'histoire des martyrs et les vies des saints, l'on se prend à se demander si l'Evangile que ces héros traduisaient en acte, est bien le même que l'Evangile qu'on prétend suivre aujourd'hui. Ils ne tremblaient pas, eux, devant les plus graves devoirs à accomplir, devant les plus terribles appareils de la mort ; et nous, nous pâlissons, nous chancelons à la seule pensée du blâme que peut nous infliger le premier faquin venu.

Nous sommes pour la vérité, il est vrai, mais à la condition de n'avoir rien du tout à souffrir pour elle. Nous oublions que **le monde est l'ennemi juré de la doctrine de Jésus-Christ**, et que nous devons vivre dans le monde, sans être du monde, c'est-à-dire sans tolérer ses usages et ses maximes.

> "Tout cela est bel et bon et ne manque pas de solidité, répliquent les esclaves de la peur ; mais il y a aussi autre chose à considérer : vous faites du bruit et de l'éclat, **VOUS TROUBLEZ LA PAIX**, **VOUS METTEZ LA GUERRE PARTOUT**. N'est pas là un mal et un mal déplorable, un mal que ne saurait compenser le bien que vous vous proposez d'obtenir ? L'Evangile auquel vous en appelez, ne prêche-t-il pas la paix et la charité ? *Pacem habete inter vos*, nous dit-il ; vivez en paix les uns avec les autres ; *non est dissensionis deus, sed pacis*, notre Dieu n'est pas un Dieu de dissension, mais un Dieu de paix. Pourquoi donc ne tenez-vous compte de Mes paroles aussi bien que des autres que vous vous faites un mérite de prendre pour règle de conduite".

Que la prédication, comme la défense de la vérité, fasse du bruit et de l'éclat, il n'y a là rien de surprenant ; c'est même **nécessaire** et en quelque sorte **indispensable**. Notre-Seigneur, pour n'en point donner d'autres raisons, a voulu ce bruit et cet éclat puisqu'Il a expressément recommandé à Ses disciples de **proclamer sur les toits** ce qu'Il leur confiait dans l'intimité. On ne peut prêcher la vérité sur les toits sans faire de bruit, et comment le divin Maître a-t-Il pu donner semblable recommandation, s'Il eut condamné le bruit et l'éclat ? D'ailleurs, Lui-même a fait beaucoup de bruit et d'éclat, et à tel point qu'on L'a accusé d'être **un séditieux et un perturbateur de l'ordre**. *Commovet populum*, Il soulève le peuple, disait-on. Or, ce que Notre Seigneur a fait, Il nous a enjoint de **Le prendre pour règle de conduite** : *exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*. Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme Moi.

Pour ce qui est de la paix troublée, c'est une injustice criante que d'en rendre responsables les hérauts et les défenseurs de la vérité. En outre, on interprète mal et l'on applique encore plus mal tous les textes que l'on cite à propos de paix et de charité. La paix est sans aucun doute un bien et un très grand bien, mais en supposant toujours qu'il s'agisse de **la vraie paix** qui implique **le repos DANS L'ORDRE, c'est-à-dire dans la pratique du bien et la soumission à la vérité.** Nous devons vivre en paix les uns avec les autres, et notre Dieu est un Dieu de paix et non un Dieu de discorde ; rien de plus vrai. Mais puisque la paix suppose nécessairement le repos dans l'ordre, **ne sont-ce pas ceux-là seuls qui sortent de l'ordre, en faisant le mal ou en professant l'erreur, qui troublent la paix et créent les dissensions ?** Evidemment oui. Et les tenants de la bonne cause, qui crient et travaillent de toutes leurs forces pour ramener ceux qui s'égarent dans les sentiers de la justice et de la vérité, peuvent-ils, eux aussi, être accusés de troubler la paix ? Evidemment non. Loin d'aller contre le précepte qui nous ordonne de garder la paix et la charité, **ils agissent conformément à ce précepte et même de la façon la plus excellente possible.**

Il faut aimer la paix, mais encore une fois, c'est **LA PAIX VÉRITABLE** qu'il faut aimer. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul nous dit : *Si fieri potest, quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes*, autant que possible et autant qu'il dépendra de vous, ayez la paix avec tout le monde, c'est-à-dire ne faites rien vous-mêmes pour troubler l'ordre et ramenez-y ceux qui s'en écartent. **De là à dire que pour ne point troubler la paix il faut laisser dans leur criminelle et dangereuse torpeur les malheureux qui croupissent dans le mal et dans l'erreur, il y a un abîme.**

LA FAUSSE PAIX, cette paix que le monde affectionne, et la seule que les peureux semblent vouloir défendre, **DOIT NÉCESSAIREMENT ÊTRE TROUBLÉE**. Notre-Seigneur nous le déclare en termes si formels qu'il n'y a pas lieu d'émettre le plus léger doute là-dessus. *Putatis quia pacem veni dare in terram ! Non, dico vobis, sed separationem : erunt enim ex hoc quinque in domo una divisi ; tres in duos et duo in tres dividentur* ; pensez-vous, dit-Il que Je sois venu

apporter la paix sur la terre ? non, vous dis-Je ; **Je suis venu y apporter la division**. Ainsi, il y en aura cinq dans une même maison, et, de ces cinq, trois seront contre deux et deux contre trois.

La paix selon le monde n'est donc pas la paix véritable. Pour que nous ne nous laissions pas prendre à ses fausses apparences, Jésus-Christ a soin de nous avertir que la paix que le monde donne n'est pas la paix qui vient de lui. *Pacem meam da vobis ; non quomodo mundus dat, ego do vobis.*

J'avoue bien que ces textes ne sont pas de nature à rassurer ceux qui ont pour principe de vivre en paix avec tout le monde et qui veulent par tous les moyens éviter l'ennui de subir des contradictions. Mais, ils auront beau dire et beau faire, s'ils refusent maintenant d'accepter ces textes comme règles de conduite ils seront bien forcés de s'entendre un jour **condamner** par une sentence que ces textes auront motivée, car en voulant plaire aux hommes, dit l'apôtre saint Paul, on cesse de servir Jésus-Christ. *Si hominibus placerem, Christi servus non essem*.

> "Mais, à quoi bon parler, à quoi bon se donner tant de mal, objecte-t-on toujours, pour implanter dans le monde des principes qu'on s'opiniâtre à rejeter et qu'on s'acharne de plus en plus à combattre ? Il faut mettre de la raison en tout ; or, ce n'est certainement pas être **raisonnable** que de prétendre qu'il y a obligation de prêcher quand on a la certitude de ne pas être écouté".

A ceux qui mettent cette objection en avant et qui s'abritent derrière elle pour ne pas avoir à s'accuser de s'abandonner a des craintes puériles, coupables et indignes d'un chrétien, le Sauveur du monde répond par cette parole : *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem* ; tout le jour, J'ai vainement tendu les bras à ce peuple qui refusait de Me croire et qui Me contredisait. Puisque Jésus-Christ a cru devoir **persister** à instruire un peuple mécréant et contredisant, nous, que ce divin Maître oblige à marcher sur Ses traces, nous **devons incessamment proclamer la vérité, en dépit de n'importe quelles négations et quelles contradictions.**

Comme de raison, en prêchant dans de telles et si tristes circonstances, nous ne recevrons guère de félicitations ni de compliments flatteurs ; on ne vantera ni notre savoir ni notre éloquence. Les journaux surtout ne s'empresseront pas de consacrer leurs colonnes à nous faire une brillante réputation. Regardons-les même comme modérés s'ils se contentent de nous qualifier de **fous** et d'**insensés**. **Sans nous occuper de ce qu'ils disent, remplissons notre devoir**, ayant **sans cesse présent à l'esprit qu'on ne saurait plaire aux hommes dans le service de Dieu.**

A bout d'arguments, mais toujours dominés par la crainte, les peureux finissent par en vouloir aux hommes qui ne savent pas **trembler comme eux** au bruit de vaines clameurs et qui s'arment d'un nouveau courage pour faire face aux ennemis de la vérité ; ils les prennent même en aversion.

> "Ces **imprudents**, ces **exaltés**, ces **brouillons**, disent-ils, nous exposent à de bien **grandes misères**. Par les questions qu'ils soulèvent et qu'ils débattent, ils finiront par nous mettre dans la triste **nécessité d'avoir à nous prononcer entre la vérité et l'erreur,** et comment nous prononcer sans créer des **mécontentements** ? Il est donc urgent de les arrêter, de **les forcer à garder le silence**, car autrement plus d'un regard de travers nous sera lancé par ricochet".

Un regard de travers à rencontrer ! **Un mot de désapprobation, une légère critique** à entendre ! Voilà bien, en effet, ce que l'on range aujourd'hui dans la catégorie des **inconvénients graves**. On transforme ces **bagatelles**, ou, pour mieux dire, ces **niaiseries**, en véritables affaires d'Etat ; puis, l'on répète sur tous les tons qu'il n'est pas possible de passer outre, qu'il faut s'arrêter là. Pour s'épargner le désagrément d'**être mal vu**, même d'un seul faquin, tout bardé de sottise et d'ignorance, on peut aller jusqu'à **sacrifier les causes les plus justes et les droits les plus saints.**

O **hommes de peu de foi** ! Vous êtes trop **pusillanimes** pour être de la vaillante race des martyrs. Vous n'êtes en réalité que des **hommes de paille**, car si vous aviez quelques gouttes de sang chrétien dans les veines, loin de redouter un simple regard de travers, vous ambitionneriez de souffrir et de souffrir beaucoup pour la cause de Dieu. **Vous n'aimez que vous-même et cet amour vous perdra.** Jésus-Christ vous le déclare et vous en avertit ; rappelez-vous que Ses paroles ne passeront point et que c'est sur elles que nous serons jugés.

III

A la crainte, comme l'une des causes du modérantisme, doit se rattacher **la lâcheté**, car la lâcheté est aussi bien la conséquence de la crainte qu'une suite naturelle de l'indifférence.

> **Tant que la prédication de la vérité ne fait pressentir qu'elle soulèvera des orages ; tant, au contraire, qu'elle promet d'agréables passe-temps, des péripéties qui amusent ou qui excitent la curiosité ; tant qu'elle promet des fleurs et des couronnes à cueillir, ou que l'odorat est d'avance chatouillé par la fumée d'un encens qu'on espère certainement respirer un jour ou l'autre, nombre de personnes semblent briller d'un zèle très ardent pour la diffusion de la saine doctrine. Elles parlent, elles s'agitent, elles font grand bruit et grand tapage.**

Mais vienne le moment où la **lutte** s'engagera **forte et terrible**, où elle ne sera plus un simple combat de parade, une pure mise en scène telle qu'en conçoivent les romanciers et les constructeurs de châteaux en Espagne, mais **un engagement réellement très sérieux,** auquel on ne peut prendre part sans consentir à **des sacrifices fort pénibles**, aussitôt vous les verrez pâlir, perdre contenance et reculer.

«Ah ! Dieu ! s'écrient-elles, où en sommes-nous ? Il est bien vrai que c'est un devoir d'oser beaucoup en faveur du bien et de la vérité ; mais, de grâce, épargnons-nous le spectacle de semblables **horreurs** ! N'allons pas jusqu'à, nous **entre-déchirer** de cette façon ! Avant tout, nous sommes frères, agissons en conséquence et ne détruisons pas la charité sous prétexte de défendre la vérité».

C'est ainsi que parlent les lâches quand leur amour-propre, loin de trouver à butiner dans des près émaillés des fleurs, est, au contraire, invité à s'immoler sur un champ de bataille. La sempiternelle raison qu'il faut garder la charité avant tout s'ancre si bien dans leur cerveau qu'il n'y a plus moyen de la déloger.

Puisqu'il est nécessaire de parler ici de **la charité**, nous en parlons, car il n'est pas un **mot peut-être dont on abuse autant.** Paix et Charité, voilà ce qu'on répète à tout venant, sans savoir aucunement ce qu'il faut entendre par ces expressions. Pour qu'on ne cède pas à la tentation de m'accuser d'exposer une théorie nouvelle, une théorie inventée pour l'occasion, je laisserai la parole à des personnages autorisés, qu'on ne saurait soupçonner de parti pris.

> «**La charité**, dit le savant P. Montrouzier, de la Compagnie de Jésus, **n'est pas la mollesse**. Qu'on témoigne à l'adversaire les égards qui lui sont dus ; rien de plus juste. Mais pourquoi lui prodiguer des éloges qu'il ne mérite point, surtout lorsqu'il peut en résulter pour les âmes un péril de séduction ? Parce que la vérité déplait à son antagoniste, est-ce une raison de l'étouffer ? N'est-ce pas, au contraire, le cas de la proclamer cent fois plus haut. Et sous prétexte de charité, faudra-t-il ne pas **démasquer l'hypocrisie des séducteurs qui veulent ravir aux âmes leur foi, leur vertu et leur espoir ?**

Qu'on veuille bien remarquer, méditer même ces paroles du P. Montrouzier ; elles devraient être partout **gravées** en caractères ineffaçables, car elles sont **l'expression vraie de la vraie doctrine**. Il faut **démasquer**, quelle que soit la dignité dont ils sont revêtus, les hommes qui mettent en péril, de quelque façon que ce puisse être, la sainte cause du bien et de la vérité, et qui **exposent ainsi les âmes à un grand danger pour leur foi, leur vertu et leur espoir**. **Tout péril de séduction doit être signalé**, au risque même de compromettre en le faisant des personnages jusque là regardés comme tout à fait irréprochables. Plus est grande l'influence dont jouissent certains hommes, en qui l'erreur trouve un lieu de refuge et un appui, plus aussi est grand le péril de séduction qu'ils créent ; plus, par conséquent il est urgent de les démasquer.

L'illustre et immortel pontife, qui régit la sainte église de Dieu depuis bientôt vingt sept années révolues, avec une **sagesse** et une **prudence** que les siècles futurs ne se lasseront pas d'admirer, n'a-t-il pas plus d'une fois confirmé cette doctrine par les exemples qu'il nous a donnés ? Prêtons seulement l'oreille à ce qu'il disait le 18 juin 1870, en présence d'un auditoire considérable, où plusieurs de ses évêques intriguaient si tristement dans le but d'empêcher la proclamation du dogme de l'infaillibilité. **Pie IX**, malgré la grande charité qui le caractérise, ne crut pas devoir leur taire, en semblable occurrence, **de dures mais salutaires vérités**. S'adressant donc à tous les évêques présents, le saint Pontife laissa publiquement échapper les mémorables paroles suivantes :

> "Vous êtes les **sentinelles établies de Dieu pour veiller au salut du peuple**. Mais parmi ces sentinelles (je le dis avec douleur), il en est qui oublient la grandeur de leur devoir, jusqu'à laisser les devises dont l'Église les honora pour prendre celles du siècle et vivre comme lui. D'autres transigent et pactisent avec le monde, chassant de leur souvenir la parole d'or de saint Léon *: Pacem cum mundo non nisi amatores mundi habere possunt* ; et ne voulant plus savoir que le monde est ennemi de Jésus-Christ, ce qui a dicté à saint Jean ces terribles paroles : *mundus non cognovit*. Eh ! de grâce, est-ce donc le monde qui les a élevés à leur auguste dignité ? Est-ce du monde qu'ils ont reçu et les sentiments, et les dons de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science et de piété ! La troisième classe des sentinelles se compose de ces fervents et zélés pasteurs qui consument toute leur vie dans l'accomplissement de leur ministère auguste.
>
> "J'invoque sur tous la bénédiction du Seigneur ! Pour les premiers, j'implore de Dieu la lumière. Qu'un rayon de la lumière leur fasse connaître le malheur de la situation. Pour les seconds, j'implore l'esprit de force et de décision, afin que cesse leur perpétuelle vacillation *in duas partes*, et qu'ils sachent s'émanciper de certains principes peu sûrs et de certaines vaines considérations. Quant aux troisièmes, qui sont le grand nombre, je n'ai qu'une seule grâce à demander pour eux, et c'est la persévérance."

Quant le Saint-Père lui-même se permet de parler de la sorte, non pas à huis clos, mais **en plein public**, il ne faut pas craindre de suivre son exemple, de **dire hardiment la vérité**, de la dire, même en stigmatisant les trames ourdies contre elle, au risque de froisser par là certains dignitaires. Il faut néanmoins se bien garder de manquer alors à ce que l'on doit à la haute position qu'ils occupent.

> "Singulières théories, continue le P. Montrouzier en parlant des thèses que développent constamment les lâches pour empêcher les luttes en faveur des bonnes doctrines, singulières théories, beaucoup trop prisés de nos jours, dont le terme final est un état voisin de **l'indifférentisme**, disons le mot, **le scepticisme des esprits et l'affadissement des caractères** ! Ainsi ne pensaient pas les saints docteurs… Saint Grégoire de Nazianze se déclare le partisan et l'ami des caractères qui savent remuer **de bouillantes passions, parce qu'il les croit nécessaires à l'exécution des grandes entreprises.** Nous ne sommes pas de ceux, dit-il, qui rangent parmi les défauts cette véhémence de caractère, sans laquelle personne ne peut exécuter quelque chose de grand en faveur de la piété, ou accomplir un important devoir commandé par une autre vertu : *nec enim ii sumus qui animorum acrimoniam in vitio ponamus, sine qua nemo magnum aliquod pietatis aut cujusquam alias virtutis munus exequi potest*. **La fougue du caractère ne lui semble à redouter que lorsqu'elle est unie à l'ignorance et à la présomption.** Pour vous, hommes doctes et prudents, ne craignez pas : votre ton peut s'élever, votre parole devenir brûlante, et votre voix prendre le son éclatant de la trompette. C'est par de tels organes que la vérité se plait à retentir".

Est-ce assez clair, et nous effaroucherons-nous encore a l'occasion de certains écrits qui n'ont pas toute la vivacité qu'avait permise et applaudie saint Grégoire de Nazianze ? Ah ! si nous connaissions mieux, que de reproches nous paraîtraient mal fondés et injustes ! **Saint François de Sales**, le doux, l'angélique évêque de Genève, ne pense pas autre-

ment que saint Grégoire de Nazianze. Voici en quels termes il s'exprime en traçant aux fidèles la ligne de conduite qu'ils doivent journellement tenir :

"Il ne faut pas, pensent fuir le vice de la médisance, favoriser flatter et nourrir les autres vices ; ains faut dire rondement et franchement du mal, et blasmer les choses blâmables. Il faut observer, en blâmant le vice, d'espargner le plus que vous pouvez la personne en laquelle il est… **J'excepte entre tous, les ennemis déclarés de Dieu et de Son Eglise : car, de ceux-là, il faut les décrier tant qu'on peut : comme sont les sectes des hérétiques et des schismatiques, et les chefs d'icelles : c'est charité de crier au loup quand il est entre les brebis, voire où qu'il soit**".

Et **les catholiques libéraux**, qui, au dire de Pie IX l'infaillible, sont **les plus dangereux ennemis de l'Eglise** à l'époque actuelle, n'est-il pas permis de les décrier un peu, si la doctrine de saint François de Sales est vraie, connue il n'y a pas lieu d'en douter ?

De cette doctrine, le savant évêque d'Angoulême tire les conclusions suivantes :

"Nous n'écouterons, vous n'écouterez ni la voix de la chair et du sang, ni les anciennes relations de société, ni les admirations les plus enthousiastes pour tel et tel talent d'orateur ou d'écrivain, ni les engagements dans tel ou tel parti politique, ni même la reconnaissance pour les services rendus à l'Église, si on les invoquait aujourd'hui pour la combattre. **C'est l'Eglise, l'Eglise seule qu'il nous faut toujours suivre et écouter, non point ce prêtre et cet évêque particulier, qui nous agrée davantage mais celui qui est chargé par l'Eglise de nous conduire, et qui se laisse conduire lui-même par le Conducteur de tout troupeau de Jésus-Christ**".

"Donc, conclut à son tour Mgr de Ségur, allons toujours au Pape[3]. Par lui seul Jésus-Christ nous enseigne et nous guide infailliblement. Il n'y a qu'une tiare dans le monde : regardons-la par-dessus toutes les couronnes, par-dessus toutes les mitres ; et suivons, vénérons les mitres, les couronnes, les têtes à proportion qu'elles sont dans l'alignement de la tiare".

Voilà un ***à proportion*** qui, si on le pèse bien, diminuera de beaucoup la gravité de certaines accusations qu'on porte contre les écrivains catholiques, et qui même la fera disparaître tout à fait.

Les paroles de Mgr Parisis ne sont pas moins remarquables que celles de Mgr d'Angoulême et de Mgr de Ségur.

"Tout écrivain, dit-il, qui se permet d'attaquer les vérités de la foi, de jeter des soupçons ou des ridicules sur ses institutions et ses pratiques, d'entraver par ses publications le ministère de ses pasteurs ; tout écrivain qui, même sans le vouloir, s'écarte **des vrais enseignements de l'Eglise**, tombe par cela seul de plein droit sous la censure des ,journaux catholiques. Reste à ceux-ci le devoir de **bien connaître à fond** la matière qu'ils ont à traiter pour combattre l'erreur, et c'est un avantage précieux pour tous qu'ils soient obligés de l'étudier ainsi… On peut, en toute conscience, même étant simple laïque, attaquer de pareils écrivains ; on peut les critiquer, et pour le fond, et même pour la forme, afin d'en dégoûter les lecteurs ; car, **lorsque de tels ouvrages entrent dans les familles, ce sont de vrais ennemis domestiques, ce sont des loups dans la bergerie,** comme disait le doux saint François de Sales : **c'est charité de crier au loup, quand il est entre les brebis**… Dire qu'en cela les journalistes s'ingèrent dans les choses de l'Eglise et s'attribuent la juridiction pastorale, c'est une accusation tout à fait sans valeur, que personne sans doute ne voudrait soutenir dans de pareils termes".

J'ai cependant mémoire qu'une feuille, publiée à Saint-Germain de Rimouski, soutenait gravement que les journalistes catholiques ne peuvent traiter les questions religieuses ou mixtes, sans autorisation de l'Ordinaire, et que s'ils entreprennent de le faire sans cette autorisation, ils empiètent, sur la juridiction épiscopale.

A tant de voix autorisées vient s'ajouter celle du vénérable et saint évêque de Montréal, Mgr Bourget, qui, parlant des discussions dans une circulaire qu'il adressait à son clergé le premier mars de cette année, disait, avec ce grand sens catholique qui le caractérise :

"Il va sans dire que, dans toutes espèces de discussions, il faut se donner mutuellement des témoignages d'honneur, de respect et d'estime. *Honore invicem prævenientes… Salva charitate*.

"D'un autre côté, il ne faut pas oublier que, chargés, comme nous le sommes, de garder intact le dépôt sacré de la vérité, il n'y a pas à transiger avec le respect humain, les égards dus aux grands, les intérêts personnels et civils, quand il s'agit de la défendre. **Le taire** par crainte de déplaire ou autres motifs condamnables, quand l'erreur est proclamée et triomphe, ce serait **une prévarication inexcusable**, nonobstant les vains prétextes d'inopportunité, de prudence, de crainte de troubler la paix, que l'on a coutume d'alléguer".

Quels sont ceux qui prêchent une doctrine contraire à celle que j'établis ici, on m'appuyant sur de si nombreuses, si respectables et si hautes autorités ? Les lâches et surtout ces lâches au superlatif qu'on nomme **catholiques libéraux**, et qui sont **la plaie de notre siècle**. Ils aiment mieux la conciliation que la lutte, sous prétexte de sauvegarder la charité ; **ils prétendent qu'eux seuls savent véritablement pratiquer la charité, parce qu'ils sont conciliants, et cependant ce sont eux qui la détruisent, parce qu'ils brisent l'unité qui est le caractère essentiel de la charité**. Je ne leur adresse pas ce reproche de mon autorité propre ; c'est Pie IX qui le leur adresse. Qu'ils écoutent attentivement les plaintes que ce saint Pontife laisse échapper dans le bref qu'il a adressé, le 6 mars de cette année, au cercle Saint Ambroise, à Milan, et ils verront que rien n'est plus rigoureusement vrai.

"Oui, hélas ! s'écrie **Pie IX**, ils ne manquent pas ceux qui, comme pour marcher d'accord avec nos ennemis, s'ef-

[3] Note de LHR : **aux Papes Catholiques qui conduisent au ciel, mais pas aux papes conciliaires qui ne sont pas catholiques et conduisent à la damnation, même si, usurpateurs, ils occupent le siège de Pierre.**

forcent d'établir **une alliance entre la lumière et les ténèbres, un accord entre la justice et l'iniquité, au moyen de ces doctrines qu'on appelle catholiques-libérales…**

"Or, ceux-ci sont **plus dangereux et plus funestes que les ennemis déclarés**, et parce qu'ils secondent leurs efforts sans être remarqués ou même sans donner leur avis, et parce que, se tenant pour ainsi dire sur la limite des opinions condamnées, ils se donnent l'apparence d'une véritable probité et d'une doctrine sans tache, qui allèche les imprudents amateurs de conciliation et qui trompe les gens honnêtes, lesquels sauraient sans cela s'opposer fermement à une erreur déclarée. De la sorte, **ils divisent les esprits, déchirent l'unité et affaiblissent les forces** qu'il faudrait réunir pour les tourner toutes ensemble contre l'ennemi".

Ainsi donc, de par l'autorité de la parole infaillible de Pie IX, ceux qui sèment la division dans le camp catholique, qui troublent la paix, qui anéantissent la charité, ne sont pas les soldats armés pour la défense de la vérité, mais **les prédicants de la conciliation**. En vérité, on ne conçoit pas comment des paroles aussi claires peuvent rester incomprises. Ce mystère de résistance à la grâce cesse cependant d'étonner, quand on se rappelle que le miracle de la résurrection de Lazare ne convertit pas tous les Juifs qui en furent témoins. *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem*. Il y a des hommes qui aiment mieux les ténèbres que la lumière, car **leurs œuvres craignent le grand jour** ! *Erant enim eorum mala opera.* Le lendemain, le Saint Père disait dans sa réponse à la députation des catholiques de tous les pays du monde :

"Les tyrans ont attaqué l'Eglise avec la hache et la roue ; les hérétiques avec le mensonge et les fausses doctrines; les incrédules avec l'impiété ; les sectes avec tous les moyens à la fois. Quelquefois, hélas ! l'Eglise est aussi attaquée par certains catholiques qui croient tout arranger des deux côtés, qui croient qu'en cédant quelque droit, les égarés viendraient à nous, et ainsi ils oublient la sentence de Jésus-Christ : «*Nemo potest duobus dominis servire*».

Ces jours sont terribles : elles mettent les lâches, les catholiques libéraux en particulier, sur la même ligne que les ennemis les plus acharnés de l'Eglise ; ce sont même, d'après ce que disait Pie IX la veille, **les ennemis de l'Eglise les plus à craindre au temps où nous vivons.**

Puisqu'il en est ainsi, ayons donc une sainte horreur de la lâcheté ; transformons-nous et montrons-nous tous tant que nous sommes, des chrétiens vraiment militants et **prêts à tout affronter quand il s'agit de défendre les intérêts de Dieu**. C'est là surtout ce que nous remarque Pie IX, après avoir si sévèrement blâmé la lâcheté d'un grand nombre de catholiques de nos jours.

"Partout, dit-il, partout où il s'agit des intérêts de notre Père éternel ; partout où il s'agit des intérêts de Dieu violés par les hommes, c'est là, là que nous devons nous trouver comme des athlètes, comme des soldats qui combattent sur les champs de bataille, pour soutenir Sa gloire, pour ramener les âmes à Lui, en un mot pour sauver le plus possible de ces égarés qui courent après les clameurs et les séductions du monde… **Notre devoir est de nous opposer de toutes nos forces contre le débordement d'iniquité".**

Plus que jamais tenons-nous-en aux renseignements de Pierre : mes paroles, comme celles du Sauveur, dont il tient ici-bas la place, sont esprit et vie. Nous sommes en ces temps divinement prédits où **l'erreur est si subtile qu'elle peut même ébranler la foi des élus.** Veillons et prions, car autrement l'ange des ténèbres, qui sait se transformer en ange de lumière, nous enlacera dans les filets, puis, nous donnera à croire que nous pratiquons excellemment certaines vertus, il se servira de nous pour accomplir les plus noirs de ses desseins.

Quant aux lâches qui le sont **par indifférence**, je n'en dirai que peu de mots. Ils provoquent **le dégoût** et ils sont tout particulièrement de ceux que Dieu commence à **vomir de Sa bouche** ; *quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipium te evomere ex ore meo.*

Ces lâches ne comprennent pas pourquoi tant de bruit â propos de vérités qu'ils jugent n'être pas si importantes après tout. Pour eux, les vérités de l'ordre le plus élevé ne sont que bagatelles : M. Cauchon et les rédacteurs de la *Minerve*, de même que le *Canadien* et *l'Evènement*, se dressent ici devant moi, quoique je fasse pour chasser leur importun souvenir.

"Il y a, disent-ils, beaucoup d'erreurs qui circulent librement et dont il ne faut pas cependant s'inquiéter. Ce qui le prouve, c'est que, malgré ces erreurs, le monde n'en va pas plus mal".

Ils ont raison à leur point de vue, car ces erreurs n'empêchent que l'on ne digère bien, que l'on ne prenne ses aises, que le commerce ne soit prospère, même florissant. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei* ; l'homme animal, l'homme qui juge de tout, d'après les idées de la terre, ne comprend pas les choses de Dieu. *Scultitia enim est illi et non potest intelligere* : elles sont folie pour lui et il ne saurait les comprendre. Voilà pourquoi il blâme énergiquement toute discussion, toute lutte dont le résultat ne permet point d'espérer quelque chose à traire ou à brouter. Il se croit sage en agissant de la sorte, mais qu'il se rappelle que sa sagesse est réprouvée de Dieu : *sapientiam sapientium reprobato*, est-il écrit : **Je réprouverai la sagesse des sages.**

Que les lâches par indifférence méditent sérieusement ces paroles, et ils se convaincront qu'il y a pour eux mille raisons de trembler et de craindre. Au jour du jugement, la sagesse, la prudence humaine ne sera pas d'un grand secours à ceux qui, pendant leur vie, se seront fait gloire de n'obéir qu'à ses seules inspirations.

IV

Si l'on donne dans le modérantisme parce qu'on a peur, parce qu'on est lâche, on s'y jette aussi parce qu'on est **ignorant**. L'ignorance est une des plaies qui rongent le monde moderne. Parlant des nombreuses erreurs du temps présent, **Pie IX** s'écriait, le 18 Juin 1870 : "**Je dis que tant d'erreurs de notre temps proviennent en grande partie d'ignorance**".

L'ignorance est une plaie d'autant plus funeste qu'elle est justement la disposition requise pour que nombre de mala-

dies morales soient efficacement inoculées. Nul mieux que Satan ne connaît la vérité du vieux proverbe : qui veut prendre du poisson doit pêcher en eau trouble : aussi, **depuis la trop fameuse Renaissance**, c'est-à-dire depuis la fin du XV[è] siècle, s'est-il surtout évertué à amener **la nuit sur le monde**. S'il n'a malheureusement que trop réussi. A partir de cette époque, toutes les fortes études, qui avaient fait la gloire des âges de foi et qui avaient enrichi les bibliothèques chrétiennes de monuments à jamais admirables, ont été abandonnées. On les a sacrifiées pour consacrer tout son temps à s'approprier quelque bribe de la brillante enveloppe qui recouvre les oripeaux de la littérature gréco-romaine, et à étudier la philosophie païenne.

Le résultat de ce travail à rebours a justement été ce qu'il devait être ; un **profond affaissement des intelligences et un déplorable amollissement des caractères**. Or, pendant que la nuit se faisait, l'homme ennemi *inimicus homo*, qui épiait le moment favorable, s'est levé ; il a parcouru le champ du père de famille et il a déposé la mauvaise semence. Nous recueillons aujourd'hui les fruits de cette semence maudite, et force nous est d'avouer qu'ils sont bien amers.

Il y en aurait long, bien long à dire s'il fallait énumérer tous les maux que **l'ignorance** traîne à sa suite. Je ne l'entreprendrai point, voulant me tenir strictement dans les bornes de mon sujet. Je n'envisagerai l'ignorance que comme une des causes du modérantisme, *Ignoti nulla cupido* : on ne saurait estimer, désirer ou aimer ce que l'on ne connaît pas. De là vient que nombre de personnes, ayant à peine effleuré les grandes questions qui s'agitent de par le monde à l'heure présente, si toutefois elles en connaissent autre chose que le nom, ne peuvent concevoir comment il arrive qu'on mette tant de zèle à les traiter à leur véritable point de vue, et à combatte les erreurs qui se formulent à leur occasion. Comme elles les jugent sans importance aucune, parce qu'elle n'en connaissent à peu près rien du tout, elles estiment disputes vaines tout ce qui se dit ou s'écrit sur ces questions, et elles trouvent bien remuants ceux qui ont la prétention de vouloir que la vérité soit alors respectée dans tous ses droits, et qui agissent en conséquence.

> "A quoi bon tant de tapages, disent-elles, à propos de chose qui, en définitive, ne peuvent nous faire ni bien ni mal ? Laissons tranquilles ces choses-là dont on ne parlait point il y a quelques années, sans que le monde se trouvât plus mal ; n'en faisons point de cas du tout. Mon Dieu ! s'il fallait redresser tout ce qui semble devoir l'être, les guerres seraient perpétuelles, interminables ! Qu'on cesse donc de nous ahurir avec des riens, et qu'on mette un terme à ces querelles d'allemands".

Tels sont les beaux discours que tiennent les ignorants aux vaillants défenseurs de la vérité. L'ardeur de la lutte, le nombre et la qualité des combattants devraient au moins leur faire soupçonner qu'il y a au fond quelque chose de plus sérieux qu'ils ne le pensent. Mais non ; ils ne sont pas capables d'autant. Si parfois il arrive qu'un tel soupçon fasse soudainement irruption dans leur esprit, ils ne s'y arrêtent pas, car ils craignent que ce soupçon ne finisse par les inquiéter et les pousser à examiner de près ce dont ils parlent sans aucune connaissance de cause ; ils ont horreur de tout ce qui n'a pas un caractère frivole. Comme ils n'aiment pas à se déranger ni à se fatiguer, ils bannissent promptement de leur esprit toute pensée qui pourrait les forcer de conclure qu'il y a pour eux **obligation de faire des études graves et sérieuses**. Ils trouvent bien plus commode, et ce l'est aussi assurément, quoique peu conforme à la raison, de ramasser par les rues tous les sots propos qui se débitent contre les tenants de la bonne cause, et de les répéter sans prendre souci de savoir ce qu'ils valent.

Je ne dis rien ici de **la connaissance des vrais principes**. C'est à peine s'ils connaissent les plus élémentaires, et encore, arrive-t-il très souvent qu'ils ne sont pas en état d'en tirer correctement les premières conséquences. Après cela, qu'ils ignorent comment ces principes se relient les uns aux autres et se combinent entre eux pour former un corps de doctrine, il n'y a pas lieu d'en être surpris.

On les entend souvent invoquer eux aussi la paix et la charité ; et c'est ainsi qu'à l'aide de mots qui ne réveillent chez eux que des idées fort confuses, mais qui leur paraissent sonores et qu'ils prononcent avec emphase, ils tâchent de se persuader à eux-mêmes, ainsi qu'aux autres, qu'ils sont bien au fait des questions débattues. Si vous tentez de les éclairer, de leur faire goûter quelques bonnes raisons, en prenant soin de mettre ces raisons sous la forme la plus simple possible, afin qu'elles puissent pénétrer dans leur cerveau par une des rares fissures que vous y remarquerez, comme propres à donner passage au bon sens, vous les verrez s'armer de défiance comme s'ils craignaient d'être harponnés.

Pour éviter tout danger de séduction, ils ne prêteront qu'une légère attention à vos paroles, puis se contenteront, pour répondre à vos arguments, d'invoquer l'autorité de MM. tel et tel, très savants hommes, disent-ils, dont il ne serait ni sage ni prudent de rejeter la manière de voir. Comme si ces **cuistres** s'occupaient beaucoup au fond de la sagesse et de la prudence !

S'ils traitent avec un souverain mépris les questions de vie ou de mort pour notre avenir social et religieux, ils s'occupent beaucoup en revanche des plus grossiers intérêts matériels, et ils prennent une part active aux querelles les plus infimes. Ecoutez-les, en effet. Ils sont intarissables et tout de feu s'il s'agit d'une route nouvelle à percer, d'un terrain à exploiter, d'un pont à construire, d'une élection de conseillers municipaux à organiser et à emporter, d'un nouveau système à faire adopter pour l'amélioration des races bovine, chevaline et porcine. Et si l'on voulait les en croire, eux qui parlent tant de paix, de charité et de concorde, les journaux seraient remplis d'un bout de l'année à l'autre des sottes injures qu'ils ont à lancer à la figure de leurs adversaires en ces ridicules débats.

Homo, cum in honore esset, non intellexit ; l'homme, c'est-à-dire l'homme ignorant, **n'a pas compris le degré d'honneur où Dieu l'a élevé**. Il ne sait pas pourquoi il porte la tête en haut et non en bas, tournée vers la terre comme les autres animaux. Lui qui a été créé pour vivre de la vie de Dieu même, qui doit tout rapporter à Dieu en le spiritualisant, s'incline vers la boue, s'y colle et s'identifie avec elle autant qu'il le peut. Il dit, sinon par ses paroles, au moins par ses actes : «Périssent toutes les grandes vérités de l'ordre divin plutôt qu'une parcelle de cette matière qui flatte si agréablement mes sens !» Et ainsi se vérifie cette parole du livre des Proverbes : *Qui indocti sunt, in cordis egestate morientur* :

les ignorants mourront pauvres de cœur comme ils ont vécu.

Il en est d'autres dont l'ignorance ne porte pas sur toutes les grandes questions qui se discutent, mais sur certaines d'entre elles seulement. Ceux qui sont dans ce cas, et qui ont l'esprit étroit, ne soupçonnent pas qu'il puisse exister quelque chose d'important à faire valoir ou à défendre au-delà de leur horizon borné. Ils combattront donc assez vaillamment si on les attaque sur le terrain qu'ils fréquentent, mais, hors de là, ils estiment qu'il n'importe pas de lutter. Aussi raisonnent-ils à peu près comme les ignorants de la pire espèce relativement **aux questions majeures** qu'ils ont le malheur de ne pas connaître comme ils le devraient : ils jugent que c'est inutilement soulever des colères que de s'en occuper. Les ignorants à ranger dans cette catégorie sont nombreux et ils favorisent le modérantisme sans le savoir.

Quoique suffisamment au courant des questions sur lesquelles la lutte est engagée, on donne encore fréquemment dans le modérantisme **par ignorance de ce qui se passe en dehors du petit enclos où l'on vit**, **par ignorance surtout de la véritable et seule histoire, l'histoire de l'Église.** L'on ignore comment les luttes que nous soutenons ici ont été et sont encore conduites par des hommes très doctes, très modérés et très sages, même par des évêques dont le nom fait autorité. On ignore malheureusement les encouragements qu'ils reçoivent chaque jour du Chef infaillible de l'Eglise. On se trouve donc tout étonné, tout effrayé quand il s'élève une discussion, et si elle prend des allures un peu vives, surtout si elle devient brûlante, on s'imagine dans sa naïveté toute primitive, qu'il ne s'est jamais rien passé d'aussi horrible sous la calotte des cieux.

Si l'on savait jusqu'à quel point ces illustres personnages sont eux-mêmes **vifs, mordants et hardis**, dans leurs attaques comme dans leurs répliques ; jusqu'à quel point ils permettent de l'être à l'égard de certains adversaires, ceux en particulier qui manquent de bonne foi, on ne crierait pas au manque de modération et de charité, encore moins au renversement de l'ordre et au scandale, parce que des écrivains catholiques osent parler correctement leur langue et appeler les choses par leur nom ; parce qu'ils usent légitimement du droit de défendre la vérité attaquée et aussi de repousser, en démasquant leurs adversaires, les calomnies dont ces derniers essaient de les flétrir en haine de la vérité.

Mais ce qui fait surtout bien comprendre que la vigne du divin Maître a non seulement besoin, pour vivre et porter des fruits, de la lumière, de la chaleur et de la rosée du ciel, mais aussi de la serpe qui l'émonde, c'est **l'étude de l'histoire ecclésiastique**. Que de discussions, que de débats, que de luttes ont marqué le cours des divers siècles depuis l'établissement de l'Eglise jusqu'à nos jours.

Et à la tête de ces discussions, de ces débats et de ces luttes, que voyons-nous ? De grands papes, de grands évêques, d'illustres et saints religieux, parfois même d'humbles, mais pieux et savants laïques qui mettaient leur science au service de la vérité outragée. Ce bruit, cet éclat qu'on redoute tant de nos jours, qu'on signale à titre d'inconvénients graves, on n'en tenait nul compte dans les âges de foi, non plus que de ces autres inconvénients regardés aujourd'hui comme insurmontables.

Pourquoi cela ? Parce qu'on était intimement convaincu, d'après les enseignements de Jésus-Christ, qu'il faut **défendre la vérité avant tout, que c'est le devoir qui prime tous les autres et que c'est en accomplissant ce devoir qu'on pratique la charité la plus excellente, puisqu'on doit aimer Dieu, et conséquemment la vérité, par-dessus toutes choses.** Et il faut voir avec quelle liberté de langage on procédait dans ces luttes et ces débats ! On disait franchement son fait à un adversaire quand il était propre à induire les fidèles en erreurs touchant la saine doctrine. «Me connaissez-vous ?» dit un jour l'hérésiarque, Marcien, à saint Polycarpe, évêque, de Smyrne et disciple de saint Jean, l'apôtre de la charité. «Oui, répondit saint Polycarpe sans hésiter, je te connais ; **tu es le premier-né du diable**». Et que d'autres traits du même genre ne pourrait-on pas citer ?

Tertullien, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Athanase, saint Augustin et des milliers d'autres ont combattu en faveur de la vérité avec une **énergie**, une **vigueur**, une **vivacité de paroles** qui déconcerteraient notre fausse délicatesse moderne, si l'on voulait suivre rigoureusement leurs traces. Entre saints personnages même, avec quelle sévérité on se traitait parfois, lorsqu'on croyait que son adversaire, tout en étant de bonne foi, altérait quelque peu la doctrine catholique soit dans son enseignement soit par des actes d'où pouvaient découler de fâcheuses conséquences !

On aurait donc tort de penser que les discussions et les luttes, même au sein de l'Eglise, constituent un état anormal et irrégulier. L'histoire, quand on la sait, nous dit que c'est le contraire qui est vrai. Il y a toujours eu dans l'Eglise des divergences d'opinions, des contestations et des disputes. **Elle ne les défend point et ne les a jamais défendues** ; elle se borne uniquement à prescrire les règles à suivre pour qu'aucune vertu ne soit alors blessée.

La raison pour laquelle l'Eglise n'a jamais interdit et n'interdira jamais les discussions, est facile à saisir : c'est d'abord qu'elle respecte infiniment la liberté de ses enfants, et ensuite qu'**il résulte toujours un grand bien de ces discussions**. Sans doute, elles peuvent entraîner et elles entraînent quelquefois des inconvénients assez graves ; mais ce sont de purs accidents que compensent amplement les heureux résultats obtenus.

Rappelons-nous toujours que c'est la triste condition de l'homme, depuis que le péché a fait invasion dans le monde, de ne pouvoir opérer le bien qu'en fournissant aux méchants l'occasion d'exercer leur malice, et, si nous avons cette vérité constamment présente à l'esprit, nous cesserons d'accuser ceux qui combattent les bons combats de troubler l'ordre et de donner du scandale.

Le milieu dans lequel nous vivons, les personnes que nous fréquentons et avec qui surtout nous avons des rapports intimes, les livres que nous avons étudiés ou simplement parcourus exercent une immense influence sur nos opinions, nos idées, nos manières de voir et d'apprécier les choses. Comme cette influence peut être bonne ou mauvaise, suivant la qualité des causes qui la produisent, il importe souverainement, une fois que la raison est parvenue à maturité, de

nous rendre compte de la valeur de nos connaissances acquises.

Mais le travail, surtout **le travail intellectuel** ne va pas à beaucoup d'hommes. Ils ont l'esprit **paresseux**. C'est pourquoi ils sont fort enclins à conserver telles qu'elles sont les opinions toutes faites qu'ils ont adoptées sans examen, et à se prononcer, sans avoir mûrement réfléchi sur certaines matières, d'après des idées qu'ils ont acceptées sur la foi d'autrui, ne se rendant pas bien compte de leur portée, encore moins de leur exactitude. Les opinions les idées ainsi adoptées de confiance, sans mûre réflexion et surtout sans travail sérieux, sont ce qu'on appelle les **préjugés** et les préjugés servent efficacement le modérantisme.

Rien n'est plus difficile que de se débarrasser des préjugés. Les seuls esprits fortement trempés, essentiellement droits, qui n'aiment naturellement que la vérité et ne recherchent qu'elle, finissent par en faire bonne justice. Que de tels esprits sont dignes d'éloges ! Que de mérite surtout ils ont devant Dieu ! Car malgré les belles qualités dont on est doué, il y a toujours au fond de cette pauvre nature humaine, si profondément blessée depuis la faute originelle, quelque chose de très fort qui combat tous les nobles instincts.

Quant aux **esprits médiocres**, il n'y a presque pas moyen de les amener à voir clair, une fois qu'ils ont été prévenus. Ils deviennent tellement épris des opinions qui ont constamment un cours dans le milieu où ils ont vécu et chez les personnes avec lesquelles ils sont en rapport qu'ils ne peuvent pas s'imaginer qu'on puisse raisonnablement ne pas professer ces opinions. Les attaquer, c'est à leurs yeux un crime aussi grand que de vouloir anéantir la loi et les prophètes. Les **fausses idées** sont tellement **enracinées** chez eux qu'elles semblent faire partie de leur nature même. Ils sont convaincus qu'une idée est vraie par cela seul qu'ils l'ont toujours eue et qu'ils l'ont toujours vue partagé par d'autres. Quant à se rendre compte de l'adhésion qu'ils y donnent, c'est la dernière des choses du monde à laquelle ils pensent.

Il y a plus. Si, au moyen d'une démonstration qui porte l'évidence avec elle, vous les mettez en demeure de se convaincre qu'ils sont dans le faux, **ils ne vous écouteront guère, point du tout même**, et ils en reviendront toujours à dire:

> "Quoiqu'il en en soit, je suis attaché à ce qu'on a toujours cru et enseigné ; on ne saurait le nier. A cause de cela même, je ne puis être dans l'erreur. Votre doctrine est nouvelle. Si elle était vraie, comment se ferait-il qu'on eut commencé si tard à la prêcher ?"

Ils oublient ou ne remarquent pas, ces braves gens, que la doctrine qu'ils appellent nouvelle ne l'est que pour eux. Ils la trouvent nouvelle, parce qu'ils n'en ont jamais su bien long. S'ils avaient plus ou mieux étudié, ils seraient en possession depuis longtemps des vérités qu'ils réprouvent aujourd'hui à titre de nouveautés.

Si vous vous aventurez plus loin avec eux, et si vous tentez de leur faire voir que réellement ce sont leurs vieilles idées qui sont nouvelles, comparées à celles que vous leur proposez d'accepter, ils cèdent à l'amour-propre et se laissent aller à l'entêtement. Tout leur travail de discussion consistera, non pas à examiner judicieusement et de bonne foi les preuves et les arguments produits, mais à chercher **les moyens d'éluder les conclusions rigoureuses qui les condamnent.** Ils auront recours à tous les plus misérables subterfuges de la ruse pour avoir un semblant de raison de dire qu'i n'y a rien de bien concluant dans ce qu'on leur oppose.

Refoulés jusque dans leurs derniers retranchements, ils vous reprocheront de fouler aux pieds les traditions si respectables des anciens, qui étaient fort sages, à leur avis, et ils feront l'éloge du bon vieux temps où dormaient d'un profond sommeil toutes les questions aujourd'hui soulevées et débattues. Les Pharisiens tenaient le même langage au Sauveur, à propos de Sa doctrine : «Vos disciples, Lui disaient-ils, transgressent les traditions des anciens». Jésus leur répondit : «Et vous **par égard pour ces traditions, vous violez les commandements de Dieu**». Il y a à réfléchir sur ces paroles. C'est chose louable, excellente même que d'aimer le bon vieux temps en ce qu'il a réellement de bon ; mais il faut rompre avec lui quand ses enseignements et ses pratiques ne sont pas conformes à la vérité et à l'ordre.

Froissés dans les opinions, auxquelles ils tiennent comme à leurs entrailles, les hommes esclaves de préjugés s'insurgent contre les enseignements qui contredisent ces opinions, et mettent tout en œuvre pour qu'au moins ils demeurent à l'état de lettre morte. De tous ceux qui travaillent à faire prévaloir les saines doctrines, ils disent que ce sont des brouillons, des exaltés, des hommes qui, **mus par un zèle aveugle**, **ne savent jamais se tenir en repos et se complaisent dans des changements et des bouleversements perpétuels.**

Ce qui ne contribue pas peu à leur persuader qu'ils ont mille fois raison dans leur manière d'agir, c'est l'éducation bâtarde et très insuffisante qu'ils ont reçue, éducation qui se donne encore à peu près la même partout aujourd'hui, bien qu'elle soit en grande partie l'une des causes reconnues des maux affreux dont la société est travaillée depuis trois siècles. Cette éducation, réputée chrétienne, leur a représenté les anciens païens, Grecs et Romains, avec un ordre social et des vertus personnelles d'une si grande perfection que le christianisme, qu'on leur a malheureusement trop laissé ignorer, n'offre à peu près rien de semblable à leur admiration. Ils sont donc presque irrésistiblement forcés de conclure qu'on a grand tort de proclamer comme absolument nécessaire au véritable progrès le respect de certains principes que les Grecs et les Romains n'ont jamais connus.

> "Et cependant, ajoutent-ils, ces Grecs et ces Romains sont des modèles que nous ne sommes pas encore parvenus à imiter depuis dix-huit siècles d'efforts continus ! Puisqu'il en est ainsi, à quoi bon venir nous rabâcher sans cesse que ces principes doivent aujourd'hui être rigoureusement mis en pratique, si nous voulons marcher dans la voie du véritable progrès ?"

Qu'on ne dise pas que j'exagère ici. Ces réflexions et ces raisonnements se formulent immanquablement tout bas, d'une façon plus ou moins explicite, quand ils ne se formulent pas tout haut.

D'ailleurs, l'histoire romaine nous disant que Rome a en quelque sorte dû l'empire du monde à sa tolérance, au soin qu'elle prenait de déclarer siens les dieux des peuples qu'elle avait soumis, comment ne pas admettre que **la tolérance** est une excellente chose, même lorsqu'il s'agit de ce qu'on nomme les principes ? Comment, d'un autre côté, ne pas regarder comme les plus mortels ennemis de la grandeur d'un peuple ceux qui prétendent que rien ne saurait faire fléchir

ces principes ? «Rome païenne, dont on nous a tant vanté la sagesse, dit-on, ne saurait avoir tort : il faut donc l'imiter». Cependant, si l'on connaissait l'Ecriture sainte aussi bien que les auteurs païens, l'on saurait qu'il n'y a de peuple vraiment heureux que celui qui sert le Seigneur son Dieu, **qui ne sacrifie jamais les principes** par conséquent : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.*

Et les préjugés qui viennent de certaines appréciations que l'on a entendu faire, aussi bien que de certaines lectures auxquelles on s'est presque constamment adonné, comme ils acquièrent de force et comme ils constituent un **puissant obstacle à la diffusion de saines doctrines** ! On a entendu dénigrer les hommes les plus éclairés et les plus véritablement dévoués à l'Eglise ; on s'est nourri des écrits qui les représentent comme les auteurs de tous les maux de l'époque présente ; cela seul suffit pour qu'on les ait en horreur, eux et leur doctrine. On n'a pas lu douze pages, assez souvent pas même une de leurs magnifiques écrits, et cependant l'on ne tarit pas en accusations contre eux. On leur impute toutes les ridicules exagérations, toutes les bévues qu'il a plu à leurs détracteurs jaloux et à leurs ennemis déclarés d'accumuler outre mesure et de mettre à leur charge, et l'on n'a pas le moins du monde l'air de se douter qu'on commet **des énormités.**

Qu'un écrit ait tel titre, qu'il soit signé de tel nom d'auteur, qu'il traite à tel point de vue de telle et telle question, c'en est assez pour qu'on le rejette en le qualifiant d'inepte ou d'infâme. En revanche, on lira avec avidité les plus sottes productions des plus sots écrivains. Si, ne vous laissant pas décourager par d'aussi déraisonnables préventions, vous avez la force d'interroger ceux qui en sont les **tristes victimes**, et de leur demander ce que disent de si affreux les auteurs et les écrits qu'ils chargent continuellement de malédictions, ils vous répondront :

- "Mais ce sont des têtes chaudes, des fanatiques en fait de doctrine, **des calomniateurs** fieffés quand ils s'attaquent aux personnes".
- "Très bien ; **mais en avez vous lu quelque chose** ?"
- "**Oh ! pour cela, je m'en suis bien gardé. Y pensez-vous ? lire de pareilles horreurs !**"
- "Mais alors comment pouvez-vous parler avec l'entrain et l'assurance que vous y mettez, surtout porter un jugement aussi rigoureux sur les personnes et leurs œuvres ? Vous parlez **d'exagérés, de fanatiques et de calomniateurs** ; ne craignez-vous pas **d'être de leur nombre** en qualifiant comme vous faites ceux que vous avouez ne pas connaître?"
- "**Je me fie à mes amis qui m'en ont parlé**".
- "Très bien encore ; mais ces amis eux-mêmes : connaissent-ils bien ceux dont ils parlent, dont ils font le procès et dont ils se mêlent de juger les œuvres ? N'ont-ils pas certaines raisons particulières de n'en point parler favorablement ? Ne subissent-ils pas l'influence de quelques petites mauvaises passions ?"
- "Ah ! dame ! je n'en sais rien ; s'il fallait toujours scruter autant, ça n'en finirait pas. Il faut bien s'en rapporter à ce que l'on dit".
- "Je vous comprends. Vous êtes trop insouciant pour prendre connaissance des choses par vous-même ; vous redoutez le travail. Vous aimez mieux faire l'office d'écho, même d'écho inintelligent. Cependant remarquez, mon ami, que des sages, non pas éclairés de la lumière du christianisme, mais de la seule lumière de la raison, des sages païens en un mot, ont dit et répété qu'il est d'un **insensé**, pardonnez si je cite textuellement, de **se prononcer sans savoir de quoi l'on parle.** Veuillez donc étudier les auteurs et les écrits que vous blâmez, étudiez-les dans le seul désir de connaître la vérité, et quand vous aurez fini cette tâche, vous viendrez me rendre compte de vos impressions".
- "Pour cela, je ne le saurais".
- "Et pourquoi ?"
- "Je n'ai pas l'habitude de me livrer à des lectures de ce genre, et de plus, si je suivais votre conseil, j**e serais mal vu, très mal vu de mes amis**. Or, je ne puis leur déplaire ; je suis dans des circonstances telles qu'il m'est impossible de les contrarier. Je vous prie de vouloir bien m'excuser".

Et voilà ce qui explique bien des choses importantes à savoir. Que d'hommes pestent contre les écrivains et les journaux catholiques **sans savoir ce qu'ils disent** ! Ils sont justement dans le cas de celui dont je viens de faire brièvement l'examen de conscience.

VI

L'orgueil a exercé de terribles ravages dans la plus noble comme dans la plus belle partie de la création, le monde des intelligences. Il a perdu la troisième partie du ciel ; il a corrompu l'humanité toute entière. Il a été, il est et il sera toujours **le principe de tout mal**. C'est lui qui a creusé tous les abîmes.

Rien de surprenant donc s'il compte avec **l'amour propre et la vanité** qu'il engendre, parmi les **causes efficaces de la grande plaie moderne, le modérantisme.** C'est comme tel que nous allons le considérer aujourd'hui.

L'œil ne crée point la lumière, car elle existe en dehors et indépendamment de lui : il est uniquement fait pour la recevoir. **L'intelligence humaine ne crée point non plus la vérité** ; elle n'est que la faculté qui reçoit, qui appréhende, qui saisit, qui s'approprie le vrai, lorsqu'il lui est présenté. Comme la lumière existe indépendamment de l'œil, de même aussi **la vérité existe indépendamment des intelligences créées.**

Or, il y a des hommes, et le nombre en est trop grand par malheur, qui finissent par perdre de vue ces notions si simples et si claires, mais en même temps **fondamentales**. Ils s'imaginent que la vérité est le produit, le fruit propre de leur intelligence, et ils l'aiment à ce titre. Ainsi, pour eux, aimer la vérité, c'est s'aimer eux-mêmes. Ils aiment du même amour ce qu'ils croient être la vérité.

De là, de grands maux. Comme on ne peut longtemps croire que c'est son intelligence qui produit la vérité, sans croire que tout ce qui germe en elle est vérité, il arrive que les hommes dont je parle, évidemment faillibles comme tous les autres, ne peuvent presque jamais être redressés quand ils se trompent, et qu'**ils prennent en haine les vérités qu'ils ont ignorées et qui contredisent leurs manières de voir.**

Tout ce qui s'attaque à ces manières de voir leur semble **s'attaquer à leur être même**. Ils sont donc extrêmement importunés quand ils entendent émettre des doctrines contraires aux leurs ; souvent même ils s'abandonnent à une telle **impatience** qu'ils refusent de se donner la peine de s'arrêter à considérer un instant ce qu'on propose à leur examen et à leur méditation. Il suffit qu'ils n'aient point eu une idée, ou que cette idée les choque pour que de suite ils la rejettent avec mépris. Et comme un excellent moyen de faire qu'une chose ne nous importune point, c'est de les tenir dans une espèce de captivité qui l'empêche de se produire, ils n'ont rien tant à cœur que de mettre des entraves à la circulation des idées qui leur déplaisent. Par là, ils les anéantissent autant qu'ils le peuvent.

En conséquence, ils s'ingénient à mettre en œuvre tous les moyens qu'ils jugent les plus propres à arrêter la propagation de telles idées, **et ils invoquent surtout ce principe très vrai, mais dont ils font une très fausse application, qu'il ne faut pas troubler la paix.** Ils ont leur manière à eux d'entendre ce que signifie la paix. Ajoutons que, se sentant profondément blessés dans leur orgueil par la prédication de vérités qu'ils voudraient avoir vues frapper tout d'abord à leur porte et avoir connues tout des premiers, ils se mettent dans l'esprit que c'est blesser gravement la charité que de les humilier en se montrant plus intelligents qu'eux. Ils vous abasourdissent donc en criant sans cesse au manque de charité; mais, pour quiconque les connaît, ce reproche n'est au fond **que le cri de l'orgueil froissé.**

La chose est des plus évidentes. Exposer les principes et ne défendre qu'eux seuls ne saurait blesser la charité, quoiqu'il faille, en accomplissant ce devoir, mettre quelquefois les personnes en cause. Il faut donc que ceux qui souffrent, à l'occasion de cette exposition et de cette défense de la vraie doctrine, ne souffrent **qu'à cause de leur orgueil**. Comme il est trop humiliant de l'avouer, **ils simulent un grand zèle pour la charité, vertu excellente entre toutes, mais dont ils ne s'occupent nullement au fond. La preuve c'est qu'ils n'en tiennent aucun compte quand la respecter mettrait un frein à leurs allures dégagées.**

Ils mentent ainsi deux fois, et deux fois par conséquent **ils trahissent la vérité**. En effet, ils refusent leur adhésion là où ils devraient la donner, et ils essaient ensuite de faire croire qu'ils sont en butte à la persécution et au dénigrement, parce qu'on contrarie les fausses opinions qu'ils voudraient voir professer partout, uniquement par égard pour eux.

C'est toujours sous l'empire du même détestable orgueil, lequel marche de pair avec une incroyable obstination, qu'ils louent, préconisent, exaltent outre mesure les écrits et les livres qui favorisent leurs idées, et que, d'autre part, ils flétrissent, calomnient et dénigrent les écrivains qui, loin d'adopter ces idées, les combattent en prouvant, jusqu'à la dernière évidence, qu'elles sont non seulement vides, mais encore pleines de dangers.

Que la voix la plus autorisée dans l'Eglise, celle du Pontife romain, se prononce même formellement contre eux, ils n'en tiendront nul compte et feindront n'avoir rien entendu. Si parfois ils sont forcés d'y prêter attention, ils s'appliqueront, non pas à se mettre d'accord avec ce qu'elle enseigne véritablement, mais à torturer ses enseignements pour leur faire dire ce qu'ils veulent, les rendre conformes à leurs manières de voir. C'est ainsi que, toujours en opposition à peu près avec les instructions du Saint-Siège, ils prétendent néanmoins les suivre en toute simplicité de cœur et avec une religieuse humilité. O profondeurs des **misères humaines** ! Et c'est l'orgueil qui creuse de tels abîmes, en proclamant qu'il fait gravir des hauteurs inaccessibles jusques-là ! D'ordinaire, l'humiliation suit de près ceux qui prêtent l'oreille aux suggestions de l'orgueil. *Qui se exaltat humiliabitur*. Justice de Dieu !

Quand les orgueilleux, dont nous nous occupons, **véritables idolâtres de leur pauvre petit esprit et de leur raison** plus pauvre encore, s'aperçoivent que les vérités, qu'ils ont prises en aversion, font leur chemin, malgré toutes les ruses mises en jeu pour les retenir captives, ils se déclarent **ouvertement persécuteurs**, **sous prétexte toujours de rétablir la paix troublée et de guérir la charité blessée**. Ils s'attaquent donc aux hommes qui sont au service du vrai ; ils les accablent d'injures et d'outrages, les calomnient, les signalent partout comme des écervelés, des fous, des êtres malfaisants et les vouent aux gémonies. Ils approuvent et encouragent contre eux tous les procédés les plus malhonnêtes, même ceux qui sont d'une injustice criante. Ils consentiraient même, je crois, à ce qu'on les brûlât vifs, parce qu'ils les regardent comme étant hors la loi.

Tout cela ne les empêche point de croire qu'ils sont très pacifiques et très charitables, et comment pourrait-il en être autrement, puisque c'est au nom de la paix et de la charité qu'ils immolent leurs victimes ?

Sans pousser à d'aussi coupables excès, **la simple vanité** ne laisse pas de contribuer beaucoup, à la diffusion du modérantisme. Les hommes vaniteux tiennent à être bien vus de tout le monde, à soutirer des éloges de partout. Pour en arriver là, ils s'étudient à **NE HEURTER PERSONNE** d'abord, ensuite à **PLAIRE À CHACUN EN PARTICULIER**. On ne les entendra donc jamais contredire des vérités qui ont de nombreux et vaillants défenseurs, encore moins blâmer ces défenseurs ; mais on ne les entendra jamais non plus se déclarer ouvertement en faveur des vérités combattues et de ceux qui les défendent. Toutes les fois qu'ils courent le risque de déplaire en formulant un avis ou en professant une doctrine, ils se condamnent à un **SILENCE RIGOUREUX**. Ils ne sortent de leur mutisme qu'au moment où il est question de choses frivoles, tout à fait indifférentes ou de vérités que nul n'a intérêt à contredire.

Le jour où il prendra fantaisie à quelque imbécile effronté de soutenir que deux et deux font cinq, ils n'oseront plus dire tout haut que deux et deux font quatre. Cela se voit quasi tous les jours. Vous rencontrez des hommes qui vous paraissent tout de feu pour les vrais principes. Quelques instants après, vous constatez qu'ils sont froids comme marbre. D'où vient ce changement ? **De la crainte qu'ils ont eue de compromettre la bonne opinion qu'avaient conçue d'eux les ennemis de la vérité.**

C'est en se condamnant à une telle **bassesse** et à une telle **servilité** que les vaniteux mendient la bienveillance publique et travaillent à se rendre **populaires**. C'est en laissant égorger froidement tous les grands principes de l'ordre social et religieux, qu'ils s'imaginent grandir et éterniser leur petite réputation d'un jour. Ils sont de l'opinion de tout le monde, afin de capter tous les suffrages. Dieu ne permettra pas que leur sotte vanité ait la satisfaction qu'elle se promet.

Etre de l'opinion de tout le monde pour être bien vu et loué de tous ! Quelle **ignominie**, et comme cette ignominie est saturée de **niaiserie** ! S'entendre qualifier de sage, de prudent, d'habile, de gentil et de très aimable Monsieur par quelques douzaines de badauds, voilà en définitive ce qu'ambitionnent par-dessus tout les pauvres malheureux que la vanité à fait ses esclaves. Mais qu'est-ce que cela vaut en définitive pour la vie présente et surtout pour la vie future ? Moins que **du fumier** ; Dieu lui-même nous le déclare. Et c'est pour acquérir un rien de cette espèce qu'ils sacrifient tant ! **Incommensurable folie de la vanité humaine !**

La vanité pousse encore à faire **de la conciliation**, car les hommes réputés conciliants sont forts célébrés en notre malheureuse époque. On veut avoir l'air, jouer le rôle d'un **personnage éclairé** qui coupe court aux **exagérations** et qui rend aux choses leurs proportions vraies. On tache donc de démontrer que certains principes ne sont pas aussi absolus que plusieurs le prétendent ; qu'ils doivent s'interpréter largement, bénignement et pas être poussés jusqu'à leurs dernières conséquences. Enfin, on se tourmente, on se fatigue, on sue, pour trouver un moyen terme qui satisfasse la vérité et l'erreur. Par ce moyen, on espère **recruter beaucoup d'amis, beaucoup d'admirateurs surtout, après avoir acquis une belle réputation de sagesse et de prudence.**

O saint amour de la vérité ! Sont-ce là les sentiments que vous inspirez ? N'êtes-vous plus que la conséquence de l'amour propre et n'existez-vous que par lui ? On le dirait à examiner la conduite des vaniteux. Mais quand on se rappelle les paroles de Celui qui n'a **promis que des humiliations** à ceux qui vous cultivent en toute vérité, on s'aperçoit que vous n'êtes point là où l'on dit que vous êtes. Si le Christ, d'après ce qu'Il a Lui-même annoncé, n'est pas toujours où l'on prétend qu'Il est, quoique disent ceux qui veulent mettre leurs opinions erronées sous l'autorité de Son Nom, vous n'êtes point toujours non plus là où l'on prétend que vous êtes, car vous ne sauriez faire cause commune avec la vanité.

Si les vaniteux, qui ne savent que tout rapporter à eux-mêmes, voulaient s'oublier un instant, puis profiter de cet instant pour **réfléchir un peu sur l'histoire de l'Eglise**, ils y découvriraient ce qu'ils n'ont pas encore vu, c'est-à-dire que, **depuis qu'elle existe, l'Eglise n'a jamais tenté de faire UNE ŒUVRE DE CONCILIATION**. Ce qu'elle a travaillé à produire, et ce à quoi elle travaille encore, c'est à **opérer UNE ŒUVRE DE PACIFICATION**. Or, qu'on le remarque bien, il y a loin de la conciliation à la pacification et l'une n'est pas du tout l'autre. Les affirmations, comme les négations de l'Eglise, ne sont pas conciliantes, n'ouvrent pas la porte à la libre circulation de toutes les doctrines. Elles sont, au contraire, **des murs et des remparts**, et, comme dit un auteur fort bien pensant : **elles ne composent pas, elles tranchent.**

Si **l'Eglise, qui a la vérité toute entière et qui seule l'a, ne veut POINT DE LA CONCILIATION À PROPOS DE PRINCIPES,** pourquoi nous, ses enfants et ses enfants dévoués, si nous nous en rapportons à nos protestations de chaque jour, nous obstinerions-nous à vouloir en faire ? Laissons donc là cette besogne condamnée : prenons la vérité telle qu'elle est, telle que nous la donne Pierre vivant dans ses successeurs, et ne nous attachons qu'à elle, après avoir répudié tous les vains et dangereux systèmes imaginés pour la marier avec l'erreur.

VII

L'égoïsme naît de l'orgueil, et, comme l'orgueil, il engendre **le modérantisme**. Combien de catholiques sont ou deviennent modérantistes parce qu'ils sont **égoïstes** ! Le nombre en est très grand, et l'on trouve des égoïstes fieffés là où l'on ne devrait naturellement rencontrer que **des hommes désireux de s'immoler**. Avant tout, ils veulent ménager leurs intérêts propres. C'est triste à dire, mais c'est surtout dégoûtant d'avoir à le constater. Et cependant on peut le constater tous les jours si l'on veut. Que l'on demande à la plupart de ceux qui se piquent de zèle pour la cause du bien, de payer un peu de leurs personnes en faveur de cette cause, et l'on verra si je dis vrai.

A l'époque actuelle, les cœurs se sont tellement rapetissés, tellement racornis au contact perpétuel des choses d'ici-bas, qu'on met en première ligne les simples intérêts personnels. On leur donne la préférence sur tous les autres, même sur ceux de la vérité, qui sont cependant les intérêts de l'ordre le plus élevé, des intérêts qui ne souffrent point en conséquence d'être mis en comparaison avec n'importe quel intérêt temporel, fut-il le plus important qu'on put imaginer.

La plupart des catholiques d'aujourd'hui sont dégénérés à ce point, ils ont à ce point perdu **l'esprit de sacrifice qu'inspire le véritable esprit de foi**, qu'on ne saurait reconnaître en eux les descendants des héros du moyen-âge. Aussi, s'emploient-ils de leur mieux à décrier cette époque, la plus belle sans contredit qu'aient enregistrée les annales de l'histoire, et à la représenter, de concert avec les impies qu'anime la haine de l'Eglise, comme un temps d'ignorance, de folles superstitions, de grossière barbarie. Ceux qui ont remplacé le *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus*, qui a été comme le centre autour duquel a noblement gravité tout le Moyen-Âge, par le *Fruamur bonis quæ sunt*, cri de l'homme animal et qui est devenu la grande force motrice de notre siècle, ne peuvent guère parler autrement du moyen âge. Ils veulent à tout prix faire disparaître sous la fange, qu'ils se plaisent à sillonner, tout ce qui, projetant trop de lumière sur leurs basses et honteuses aspirations, les voue à un éternel mépris.

L'esprit du Moyen-Âge a été un esprit essentiellement chrétien ; par cela même il a été l'esprit de sacrifice élevé à une très haute puissance. Voilà pourquoi **les hommes d'aujourd'hui**, et en particulier les catholiques qui se laissent dominer par de sordides intérêts, **l'ont souverainement en horreur**. **Il n'y a rien de commun entre la lumière**

et les ténèbres, et Jésus-Christ ne peut former une société avec Bélial.

Toute lutte en faveur du bien et de la vérité exige nécessairement des sacrifices et parfois de grands. Personne ne l'ignore, et les hommes, voués au culte de leurs intérêts privés, le savent mieux que les autres. Aussi, abhorrent-ils généralement ce genre de luttes, où quelques-uns de leurs si chers intérêts peuvent être gravement compromis, anéantis même. Sitôt donc que la lutte est sérieusement et vivement engagée entre la vérité et l'erreur, ils deviennent soucieux, inquiets, en proie à mille angoisses. A les voir, qui ne les connaîtrait point, serait tout d'abord incliné à penser que, consultant leurs aptitudes particulières, ils se demandent quelle armure leur convient mieux pour combattre avec avantage contre l'ennemi. Mais un coup d'œil un peu plus attentif découvre qu'ils sont évidemment préoccupés de toute autre chose : ils interrogent l'avenir et se demandent, eu égard à certaines circonstances, ce qui leur adviendra dans le cas où ils prendront les armes.

"Que pensera-t-on de nous, se demandent-ils, si nous prenons part à la lutte engagée, à côté des défenseurs de la bonne cause ? Ne nous accusera-t-on point de manquer de sagesse et de prudence ? S'il arrivait qu'on nous eut en moindre estime qu'auparavant, ce serait bien fâcheux ; nos intérêts en souffriraient beaucoup. Il est incontestable que nous **avons besoin de l'estime** dont on daigne nous honorer, pour nous maintenir dans notre position d'abord, et ensuite pour opérer le bien. Comment faire du bien si nous cessions d'être ce que nous sommes, si nous descendions les degrés de l'échelle au lieu de les gravir. Non, nous ne pouvons risquer de perdre l'estime dont nous jouissons, par conséquent nous exposer à **être mal vus, mal notés.**

"Et puis, si nous allions, en prenant part à cette lutte, mécontenter tels et tels personnages avec qui nous avons aujourd'hui des relations faciles et très profitables, qui peuvent assurer le succès de nos entreprises ou au moins les favoriser beaucoup, qui sont même en mesure de nous faire promptement et sûrement parvenir, ne mériterions-nous pas d'être taxés d'une inconcevable folie ? N'oublions pas en outre que nous sommes **loin d'être indépendants**. Nous avons des supérieurs qui peuvent nous faire une situation presque intolérable si la lutte, à laquelle on nous convie, leur déplait. **L'important, c'est de nous ménager**. **Une fois sacrifiés que ferons-nous, que pourrons-nous pour la bonne cause ?"**

Telles sont quelques-unes des questions que se posent les hommes qui mettent **leurs intérêts personnels avant tous les autres**, et qui ne consultent que ces intérêts lorsqu'on leur propose de prendre part à la lutte contre le mal ou contre l'erreur. Au lieu de **s'oublier eux-mêmes, pour ne considérer que le devoir à remplir**, ils supputent tout ce que la bataille peut leur rapporter de profits, et leur causer de pertes, et ils tâchent d'arriver à connaître de quel côté penchera la balance. Ils sont loin, bien loin, comme on voit, du *Quærite primum regnum Dei*.

Ils voudraient cependant donner le change sur leurs sentiments, et faire croire qu'ils n'oublient point de **chercher tout d'abord le royaume de Dieu.** Ils disent donc que, s'ils ménagent leurs intérêts propres, c'est afin d'être en état d'opérer le bien. Comme si on était plus sûr d'opérer le bien en consultant ses mesquines passions, qu'en consultant l'Évangile ! Au dire du grand apôtre, c'est à nous de planter et d'arroser, mais **c'est Dieu seul qui donne l'accroissement**. Il ajoute qu'après avoir fait tout ce que nous avons pu, nous devons croire que nous sommes des serviteurs inutiles. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi nous ménager comme si nous étions absolument nécessaires ? Nul n'est nécessaire ici-bas. Nous pouvons être sacrifiés, disparaître, sans que la sainte cause du bien en souffre. Mais tant que nous conservons la faculté d'agir, nous devons nous immoler, s'il le faut, pour servir cette cause, car si nous pouvons disparaître sans inconvénients, **il n'en est pas ainsi de la vérité : elle est tellement nécessaire que Jésus-Christ nous dit de n'en point laisser perdre un seul iota.**

Si, tout calcul fait, nos intéressés prévoient qu'une attitude militante loin de leur rapporter un profit clair, dérangera quelque peu leurs petites affaires de ménage, ils renoncent absolument à tenir cette attitude. Fussent-ils certains d'assurer le triomphe de la vérité dans un avenir plus ou moins prochain, en unissant leurs efforts à ceux des hommes dévoués qui combattent vaillamment pour elle, ils y renonceraient encore, car obtenir le seul triomphe d'une vérité ou d'un principe, sans recueillir en même temps quelque avantage temporel, ne leur semble pas une raison suffisante de se livrer à un rude et pénible labeur.

Pour se justifier et mettre même leur égoïsme au rang des vertus, ils invoquent comme tous les modérantistes, **des principes très vrais mais dont ils font une très fausse application**. Iis disent, par exemple, qu'il ne faut ni troubler la paix, ni blesser la charité ; qu'il est défendu de travailler à produire un bien réel, mais peu important en lui-même et dans ses résultats, en causant un mal immense ; qu'on n'est pas obligé de se sacrifier pour soutenir des hommes qui se sont inconsidérément jetés dans une impasse, et qui peuvent après tout s'en tirer en renonçant à certaines idées et à certaines allures exagérées : enfin, ils appliquent aux inconvénients qu'entraîne nécessairement la défense de la vérité ce que la théologie morale dit *de gravi incommodo*, relativement à l'observance de la loi humaine, soit ecclésiastique, soit civile.

Voilà comment, par un tour de logique, fort peu régulier, il est vrai, mais de nature à impressionner vivement ceux qui n'ont pas l'habitude de réfléchir, les égoïstes savent **se mettre à l'abri de la critique**, et même s'autoriser à jeter la pierre aux vaillants dont la noblesse et l'élévation des sentiments se dressent sans cesse devant eux comme un reproche et un remords. Le comble de la honte et de l'ignominie, c'est que ces mêmes hommes, après avoir entièrement renoncé à prendre part à une lutte infiniment honorable, mais surtout grandement méritoire devant Dieu, se demandent encore, toujours après avoir consulté leurs intérêts personnels, s'ils doivent ou non, appuyer de leur approbation les athlètes qui se sont courageusement lancés sur le champ de bataille pour soutenir les droits de la vérité. Si, dans le plus obscur lointain, ils voient ou croient voir poindre le moindre incident de nature à contrarier leurs calculs intéressés, ils n'hésitent pas à

adopter, comme conclusion pratique, la résolution de **n'approuver en rien les défenseurs de la vérité.**

Si ne pas les appuyer ne suffit point pour empêcher de se dissiper la vaine fumée qu'ils poursuivent sous le nom de gloire ou pour conserver intacte la vile poussière qu'ils étreignent avec des transports fiévreux, ils iront jusqu'à les blâmer, jusqu'à les accuser même de **semer partout le trouble** et de provoquer partout de funestes bouleversements. En leur jetant ce blâme et ces accusations à la figure, ils s'avoueront au fond de leur conscience qu'ils blessent la justice et la charité ; mais qu'importent la justice et la charité, si leurs intérêts propres sont sauvegardés ! **L'égoïsme les domine si bien qu'il étouffe chez eux la voix de la conscience.**

Se laisser aller à toutes les bassesses, se rendre coupables de toutes les trahisons, **immoler sa conscience** en un mot, voilà ce qu'il faut pour réaliser ce qu'on appelle **parvenir ici-bas**. J'invite les égoïstes, tout préoccupés de leurs seuls intérêts, à réfléchir sur cette vérité, et, pour qu'ils le fassent avec le plus grand fruit possible, je terminerai en leur citant les paroles d'un écrivain distingué et d'un prédicateur célèbre, qu'ils ne sauraient accuser de manquer de modération.

> "Ah ! dit Lacordaire, quand **un prêtre** veut être tranquille et jouir de ce monde, son chemin est tout tracé : qu'il cède, qu'il se retire devant la souveraineté humaine ; qu'à chaque exigence il agisse en **prêtre païen**, au lieu d'agir en prêtre chrétien : les honneurs, la piété publique, le renom de tolérance, **la faveur de l'opinion**, l'entoureront à l'envi, et même il ne lui faudra pas beaucoup d'habileté pour voiler sa faiblesse et sauver les apparences de la dignité pontificale et catholique. Mais qu'un pauvre prêtre tienne à sa conscience plus qu'à sa vie, qu'il en défende l'entrée aux efforts de la souveraineté humaine, c'est là que commence **le martyre douloureux** de combattre ceux qu'on estime et qu'on aime, et de boire au calice d'une haine d'autant plus imméritée qu'on travaille et qu'on souffre pour ceux-là mêmes qui vous poursuivent".

VIII

Les intérêts politiques, comme les intérêts personnels, comptent parmi les causes du modérantisme. Bien compris, ils ne devraient porter préjudice ni à la vérité ni à l'ordre, mais bien plutôt **les servir**. Malheureusement on les comprend mal et très mal. L'ignorance contribue pour une large part à en obscurcir la saine notion ; les mauvais instincts font le reste.

La politique, dans son acception véritable, est **l'art de gouverner les Etats**, puis de diriger les relations qu'ils doivent avoir entre eux, de manière à **les maintenir dans l'ordre et à leur procurer une somme suffisante de bien-être matériel**, afin que, par ces moyens, tous les individus en général et chaque individu en particulier **puissent plus facilement observer les préceptes et les conseils évangéliques, de même que les lois disciplinaires de l'Eglise, et travailler ainsi avec plus d'efficacité à atteindre leur fin surnaturelle et dernière, le salut éternel**.

D'où il suit que **les vrais intérêts politiques sont nécessairement subordonnés aux intérêts religieux** et qu'ils leur servent comme de **point d'appui**. Aujourd'hui cependant ce qu'on appelle intérêts politiques sont loin de répondre à l'idée chrétienne que ces mots réveillaient autrefois et qu'ils devraient encore exprimer.

Comme la politique ne consiste plus guère qu'à user de ruses et de machinations pour intervenir ; qu'à ourdir des intrigues pour supplanter des rivaux , qu'à se montrer souple, conciliant et prêt à tout pour se maintenir en position et se faire un rempart de défenseurs en cas d'attaque ; qu'à tromper sur le but peu avouable qu'on poursuit en s'échappant par mille voies tortueuses ; qu'à tout combiner, en un mot pour arriver sûrement à satisfaire un jour ou l'autre certains appétits brutaux, les intérêts politiques sont nécessairement devenus les intérêts des mauvaises passions elles-mêmes, et comme tels, ils sont **la cause de grands maux**, entre lesquels courent le modérantisme et même le libéralisme le plus avancé.

Le profit le plus clair que la société actuelle a retiré de la belle invention moderne, que l'on nomme gouvernement constitutionnel et qui est aujourd'hui implantée partout, c'est de **partager les législateurs en deux camps bien distincts, dont l'unique besogne, à vrai dire, consiste à se faire perpétuellement la guerre. L'un veut se maintenir dans la position qu'il occupe ; l'autre veut la lui ravir : tout est subordonné à ces deux volontés en conflit.** Qu'une mesure de la plus haute importance leur soit imposée, ils ne s'en occuperont guère ou même point du tout, Elle n'est point de celles qui peuvent se transformer en **armes offensive ou défensive**. **Il faut se battre, voilà qui est essentiel** : tout le reste n'est que secondaire. Les mesures n'ont aucune raison d'être par elles-mêmes ; elles ne surgissent qu'accidentellement, c'est-à-dire parce qu'il a fallu combattre avec quelque chose et à propos de quelque chose.

Il est aisé de prévoir, quand même nous ne serions pas instruits par les faits, ce que peut produire un pareil système d'organisation gouvernementale. **Rien ne s'y accomplit par pur amour de la justice et de la vérité ; tout y est marqué au coin des plus mesquins intérêts.** Pour conserver les appuis dont on a besoin, il faut les ménager, et on les ménage en sacrifiant les principes en tout ou en partie.

S'agit-il, par exemple, d'une mesure ou d'une loi que réclame impérieusement la voix publique afin de **sauvegarder les intérêts de la foi ou de la morale** ? On commence par s'interroger d'un regard scrutateur, d'un œil défiant ; on se tâte, on hésite, on examine minutieusement les risques que fera courir à son parti la ligne de conduite à adopter. Bien qu'il soit clair comme le jour que la loi ou la mesure réclamée ne sera que la pure application d'une grande vérité de l'ordre moral ou religieux, on cherche à éluder les justes réclamations qui se font entendre par des **atermoiements** sans fin, si l'on prévoit que vouloir y faire droit indisposera quelques amis politiques et les déterminera à passer dans le camp ennemi.

S'il n'y a pas moyen d'user d'atermoiements, parce que l'opinion publique se prononce avec une énergie telle qu'il y a lieu de craindre que la mépriser ne rende désastreuse pour le parti l'épreuve des prochaines élections, on s'ingénie à

concilier ses exigences avec les idées qui les combattent. En conséquence, on lui accorde quelque chose, mais sans aller jusqu'à lui accorder ce qui serait une reconnaissance pleine et entière des principes qu'elle voudrait voir prendre corps dans les faits. On prétexte en même temps que les circonstances sont extrêmement graves et difficiles ; qu'il n'y a pas moyen de surmonter les obstacles qui se dressent devant soi ; que la prudence conseille de faire aujourd'hui quelques concessions à propos de principes afin de parvenir à les voir parfaitement respectés plus tard ; qu'enfin il vaut mieux avoir gagné quelque chose que n'avoir rien obtenu du tout.

C'est de la même manière à peu près que l'on procède dans tous les cas où il serait **urgent d'affirmer carrément les principes,** soit en combattant les mesures qui les contredisent, soit en soutenant celles qui impliquent nécessairement leur mise en pratique. Pour ménager des hommes dont le vote sera précieux si le parti vient à passer par une crise, on ferme les yeux sur leurs actes les plus iniques et leurs prétentions les plus condamnables. Parfois on garde le silence en présence de leurs attentats contre ce qu'on sait être vénérable et saint ; parfois on va même jusqu'à leur prêter son concours, prenant soin toutefois d'embrouiller les questions de manière à faire croire que sa coopération n'est pas illicite en pareil cas ; parfois enfin, s'il n'est pas possible de voiler ou de déguiser l'odieux qu'il y aurait à les appuyer purement et simplement, ou seulement à se réfugier dans un prudent mutisme, on proteste faiblement et on les engage, non pas à abandonner complètement des projets qui soulèvent l'indignation des hommes honnêtes et consciencieux, mais à les modifier tout juste assez pour qu'on ne puisse pas les qualifier d'évidemment injustes ou criminels.

Quant aux causes justes et saintes qu'on a mission de défendre et de faire respecter, on est disposé à faire **toutes les concessions demandées**, pourvu qu'elles ne portent point préjudice aux intérêts propres du parti, **surtout aux désirs ambitieux de ses chefs**. On s'abstient de faire valoir dans toute leur plénitude les droits de la conscience et de la foi, si l'on juge qu'en le faisant on soulèvera des colères et des haines. **On est faible en face des réclamations des méchants, on ne sait pas leur résister ; on est encore plus faible lorsque le moment est venu de plaider en faveur de la justice et de la vérité, dont on a été constitué le défenseur.**

Il n'y a pas à le nier, c'est dans cette ornière que se traîne aujourd'hui la politique. Elle n'est plus que **le mépris formel et pratique de toute vérité, de toute justice, de toute morale**. Savoir être souple et conciliant ; plaire à la majorité, aux masses, en **immolant chaque jour sa conscience au profit de toutes les turpitudes** ; intimider ceux qu'on n'espère point pouvoir tromper, afin qu'ils n'élèvent pas importunément la voix, voilà ce qui caractérise de nos jours le personnage réputé habile, grand politique, homme d'Etat consommé.

Et une fois au pouvoir, que ne met-on point en œuvre pour **le conserver** ? On vient de voir comment on s'y prend pour s'assurer des amis et des soutiens à l'intérieur, c'est-à-dire au sein même des assemblées législatives. Ces amis ne suffisent point ; il faut de plus en recruter à l'extérieur, car les élections ont lieu à des époques assez rapprochées et c'est avec elles qu'il faut surtout compter.

Or, pour se ménager des amis et des partisans en dehors des assemblées législatives, on feint hypocritement, auprès de certains hommes qui devraient être assez éclairés pour ne point se laisser prendre à ce piége, de brûler d'un zèle très ardent pour tout ce qui concerne les intérêts religieux, et l'on explique sa conduite de façon à persuader que plus d'une fois on s'est exposé à souffrir une espèce de martyre dans l'intérêt de la justice et de la vérité. On insiste surtout afin de faire bien comprendre qu'il a fallu un courage porté jusqu'à l'héroïsme pour amener, même au moyen de concessions, les adversaires à accorder une partie de ce que l'on sollicitait. On termine son **apologie** en protestant de son dévouement à la sainte cause du bien, et en renouvelant la promesse de travailler de toutes ses forces au triomphe des bons principes. Mais on a soin de faire remarquer qu'il faut savoir **être patient et ne rien précipiter**, ce qui gâterait tout ; que le plus sûr moyen de parvenir à tout remettre dans l'ordre, c'est **d'user de ménagements et de sacrifier pour un temps ce qu'on ne manquera de reconquérir en de meilleurs jours.**

Plusieurs des hommes, à qui les politiques astucieux tiennent pareil langage, se laissent éblouir et surprendre, puis, malgré leurs lumières, en dépit même de leur caractère auguste, ils se déclarent pour **les ménagements, les accommodements, la conciliation en fait de principes**. Ils s'en vont, répétant à qui veut les entendre, qu'il y a beaucoup de petites erreurs qu'il ne faut pas combattre, afin d'éviter de plus grands maux.

S'il arrive que ce soit la voix de la chair et du sang qui descende des hautes sphères politiques et qui prêche la conciliation, quelle triste et funeste influence elle exerce sur ces hommes ! Ils n'entendent, ils ne voient que César ; ils lui sont **dévoués jusqu'à la plus honteuse servilité**. Ils pourraient, en bien des circonstances, **lui vendre Dieu et Son Eglise**. L'histoire ancienne, moderne et contemporaine confirme ce que j'avance ici.

A d'autres, les politiques présentent **l'appât des places, des honneurs, des emplois lucratifs, des faveurs de toutes sortes. Ils les tiennent attachés au moyen de cette glu**. Mais ceux-là surtout sont certains d'être comme criblés sous la pluie d'or de leurs faveurs, qui publient des journaux entièrement dévoués à leurs intérêts. Impossible de se faire une juste idée de la grandeur du mal causé par ces journaux à gages. Leur rôle presque exclusif consiste, on peut dire, à **torturer les principes, à diminuer, à défigurer la vérité en entassant sophismes sur sophismes, malhonnêteté sur malhonnêteté** ; tout cela, dans le but de démontrer que leurs patrons sont adorables dans tous leurs faits et gestes.

Et si quelqu'un, effrayé des funestes effets que peuvent produire les dangereuses doctrines qu'ils répandent partout, entreprend de **les contredire**, de rendre évidente la fausseté de leurs assertions et par là mettre un frein à leur audace, **ils l'accablent d'injures et d'outrages**, le poursuivent de leurs sarcasmes, fut-il le plus honnête homme du monde, fut-il même prêtre ou évêque.

Ce qu'il y a de singulièrement affreux dans cette hideuse comédie, c'est qu'elle se joue au nom de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré. Ces journaux, qui ne vivent qu'au détriment de la justice et de la vérité, et qui, pour cacher leur jeu, s'adonnent **à toutes les supercheries imaginables**, ne cessent de répéter qu'ils crèvent de respect pour la religion et ses ministres, et que, s'ils élèvent la voix, c'est uniquement pour protester contre les exagérations des quelques fanatiques dominés par un zèle aveugle, exagérations qui ne peuvent aboutir, disent-ils, qu'à faire maudire une religion toute d'amour, de tendresse et de miséricorde. Ils parviennent si bien parfois à induire en erreur sur le but qu'ils poursuivent, qu'ils **réussissent à faire bâillonner, de par autorité, les rares journaux qui osent se poser comme leurs contradicteurs.**

Si donc aujourd'hui on a la douleur de constater que **partout les principes sont faussés et la vérité amoindrie**, il faut l'attribuer en grande partie à cette peste de publications quotidiennes, qui est au service des diverses coteries dites politiques. La plupart des lecteurs de ces feuilles, étant **sans défiance et sans véritable savoir**, se laissent prendre à toutes les fausses idées qu'elles émettent, les professent comme expression de la doctrine catholique et conséquemment finissent par y tenir comme à leurs propres entrailles.

Ceux que les politiques ne peuvent pas assouplir à leurs volontés par des faveurs ou de belles promesses, ils tentent de les réduire en les taquinant sournoisement, et surtout **en leur refusant avec brutalité ce qu'ils devraient leur accorder en justice.**

> "Ah ! Vous nous avez combattus, vous nous combattez encore, disent-ils, eh bien ! Vous allez apprendre à **le regretter.** Vous n'aurez rien, absolument rien de nous, nous adresseriez-vous pétitions sur pétitions et vos demandes fussent-elles appuyées des meilleures raisons du monde ? Bien plus, nous mettrons toutes les entraves possibles à l'exercice des droits mêmes que vous reconnaissent les lois. Quand vous vous serez suffisamment repentis ; quand vous aurez avoué que nous avons bien agi en tout, et que notre raison est la seule autorité que nous devons consulter en fait de règlements à confectionner et de mesures administratives à mettre en vigueur, vous pourrez espérer qu'on vous rendra justice".

Il en est malheureusement qui abaissent pavillon devant cette **grossière arrogance et ce despotisme russe** ; mais il en est d'autres aussi qui savent ne pas baisser le front et qui, malgré toutes les avanies et tous les dénis de justice, aiment mieux **souffrir patiemment que de sacrifier un iota de cette vérité qui déplais**. Ayons en horreur la conduite des premiers, parce qu'elle est dictée par cette fausse modération que l'Esprit Saint appelle prudence de la chair ; mais imitons, courageusement la noble et sainte attitude des seconds, car elle est **ce sel de la terre qui empêche que tout ne tombe dans la corruption.**

En terminant cette question, je ferai remarquer que je l'ai traitée, comme le comporte le sujet, à un point de vue tout à fait général. Je n'entends point dire que tous les hommes politiques sont de l'espèce de ceux dont je viens d'esquisser le portrait. Non, il y a d'honorables et de très honorables exceptions. Il en est plusieurs parmi eux qui sont des catholiques très éclairés et très sincères, et qui en conséquence ont en horreur le modérantisme. Aussi travaillent-ils avec une énergie qu'on ne saurait assez admirer à **faire triompher les bons principes sur toute la ligne**. Plus est malsain le milieu ou vivent ces hommes, plus ils ont de mérites à redoubler d'efforts pour l'assainir.

IX

Quand il arrive que des hommes raides, pleins d'eux-mêmes, entiers dans leurs opinions, à l'allure cassante et au ton tranchant, ont été contraints de balbutier dans une discussion, où ont éprouvé d'une façon ou d'une autre, à l'occasion de leurs prétentions exagérées, une défaite qui les humilie, ils se laissent aller à **l'irritation**, puis se jettent tête baissée dans **le parti pris** et s'y cramponnent, malgré les reproches que leur adresse la conscience. Pour ne point paraître avoir été battus, ou s'il ne leur est pas possible de dissimuler entièrement une défaite, pour paraître n'avoir éprouvé qu'un échec insignifiant, ils s'étudient à **amoindrir, à ruiner même les vérités** qui se sont vigoureusement dressées devant leurs opinions et les ont forcés de leurs céder la place qu'elles avaient usurpée.

Justement à cause de l'opiniâtreté avec laquelle ils persistent à garder leurs opinions et manières de voir, opiniâtreté qu'ils ne savent justifier qu'à leurs propres yeux, ils cultivent **la fausse modération**, la prêchent aux autres et s'en font les apôtres à main armée, si la violence est le seul moyen de persuasion qui leur promette d'opérer avec efficacité. Il ne faut pas perdre ici de vue qu'il y a des armes de plus d'une espèce, et que **la tyrannie la plus raffinée est celle qui s'exerce par des moyens moraux et qui revêt extérieurement toutes les apparences de la légalité et même de l'amour du bien.**

Mais comment se fait-il que par raideur, opiniâtreté et ténacité dans ses opinions, on donne dans le modérantisme ? Ne semble-t-il pas que ces défauts excluent tout ce qui pourrait ressembler à la modération ? Il y a une distinction à faire. Les hommes, dont je m'occupe actuellement, ne sont pas modérés en tout, tant s'en faut. **Ils sont très immodérés, au contraire, quand on attaqua leurs manières personnelles de voir.** Mais quand à ce qui contredit ces manières de voir, ils en font bon marché, fussent, comme c'est d'ordinaire le cas, des vérités devenues évidentes pour eux-mêmes en particulier. Le *moi* parle si haut chez eux qu'ils ne se sentent pas la force de l'immoler pour rendre hommage aux vérités qu'ils reconnaissent intérieurement. Loin de là, **idolâtres du *moi***, et illusionnés en même temps par la plus subtile de toutes les passions, ils imaginent mille prétextes pour empêcher les vérités, dont la démonstration ou la prédication a humilié leur orgueil, d'être proclamées ou complètement mises en lumière. Ils deviennent ainsi les **misérables instru-**

ments de la dernière des causes que j'ai assignées au modérantisme ; **le parti pris doublé de mauvaise foi.**

A de tels hommes, ce serait donc bien inutilement qu'on travaillerait à ouvrir les yeux, car ils les ont ouverts. Ils voient la vérité, mais par entêtement, ils refusent de lui rendre hommage. Leur malice est même telle souvent qu'ils s'acharnent d'autant plus contre elle qu'elle s'impose davantage à leur intelligence par ses clartés et ses évidences. Ils la repoussent parce quelle les subjugue. Les deux plus grands crimes qu'aient jamais commis les créatures intelligentes ont eu cette malice pour principe : le déicide que désira accomplir Lucifer dans le ciel, quand il lui fut proposé d'adorer la sainte humanité du Verbe, et le déicide qu'accomplirent réellement les Docteurs de la loi et les Princes des Prêtres quand ils immolèrent sur le Golgotha le Verbe incarné à leur orgueil satanique. Qu'on le médite **en tremblant** : **ce sont les esprits les plus éclairés, qui sont davantage exposés à devenir les irréconciliables ennemis de la vérité et ses persécuteurs à outrance.**

> "**La vérité**, dit Donoso Cortés, **a en soi les titres de sa souveraineté, elle impose son joug sans en demander la permission** ; or l'homme, depuis qu'il s'est révolté contre Dieu, ne reconnaît que sa propre souveraineté, et n'en veut admettre aucune autre que si elle a préalablement sollicité son suffrage et son consentement. C'est pourquoi, lorsque la vérité se présente à lui, son premier mouvement est de **la nier** ; en la niant, **il affirme sa souveraine indépendance.** Si la nier lui est impossible, il entre en lutte avec elle ; en la combattant, il combat pour sa souveraineté. **Vainqueur, il la crucifie ; vaincu, il la fuit**. En la fuyant, il croit fuir sa servitude ; en la crucifiant, il croit crucifier son tyran.
>
> "**Entre la raison humaine et l'absurde, il y a au contraire une affinité secrète et une très étroite parenté**. Le péché les a unis par le lien d'un indissoluble mariage. L'absurde triomphe de l'homme, précisément parce qu'il est dénué de tout droit antérieur et supérieur à la raison humaine. N'ayant pas de droits, il ne saurait avoir de prétentions, et voilà pourquoi l'homme ne trouve dans son orgueil aucune raison de le repousser. Loin de là, l'orgueil le porte à l'accueillir ; sa volonté accepte l'absurde, parce que **c'est sa propre intelligence qui l'a engendré**, **et son intelligence se complait en lui, parce que l'absurde est son propre fils, son propre verbe, le témoignage vivant de sa puissance créatrice".**

Le type des hommes à parti pris est un fumeux hérésiarque du cinquième siècle, le moine **Eutychès**, qui était en même temps archimandrite ou supérieur d'un monastère près de Constantinople. Cet Eutychès se distinguait par une conduite austère et des allures très pieuses ; mais malheureusement cette conduite et ces allures s'alliaient avec un **orgueil insupportable et indomptable.** Il avait, qu'on le remarque bien, car rien n'est plus instructif pour nous, vu les temps difficiles que nous traversons, il avait montré un zèle très ardent contre les doctrines de Nestorius, patriarche hérésiarque de Constantinople et son contemporain. Mais il ne combattait si vigoureusement Nestorius, que parce que Nestorius ne pensait pas comme lui. C'étaient ses opinions personnelles, c'était lui qu'il aimait et non plus la sainte vérité. Aussi, en poursuivant l'erreur, donna-t-il lui-même dans de très graves erreurs, et, averti par des évêques, ses amis, de la fausse route où il s'engageait, il **méprisa dédaigneusement** leurs charitables remontrances et s'efforça même de démontrer qu'eux seuls étaient dans le tort. Un concile s'assembla, et convaincu d'être opiniâtre et de mauvaise foi par saint Flavien de Constantinople, il fut condamné. Cette condamnation et la condamnation bien plus solennelle du concile œcuménique de Chalcédoine ne produisirent aucun effet salutaire sur l'esprit du moine entêté. Il acharna à défendre ses idées propres et dépensa le reste de ses forces à éluder les condamnations qui l'avaient frappé,

Afin de faire voir, que les hommes sont bien les mêmes dans tous les temps, je rappellerai à propos d'Eutychès qu'un de ses partisans, Dioscore, évêque et patriarche d'Alexandrie, aurait voulu qu'on ménageât l'hérésiarque et que, par esprit de modération et de charité, on ne le condamnât point. C'était dans une réunion d'Evêques à Ephèse, réunion qu'on a appelé **le brigandage d'Ephèse** que Dioscore émettait cet avis. Saint Flavien de Constantinople le combattit, et alors Dioscore, **l'apôtre de la modération et de la charité**, tant qu'il s'était agi de ménager l'erreur, s'emporta tellement contre saint Flavien qu'il **le frappa au visage, puis après l'avoir renversé par terre, lui marcha sur le ventre.** La plupart des Evêques orthodoxes, qui assistaient à cette assemblée, furent déposés de leurs siéges par le même Dioscore et obligés de s'enfuir. Telle est, sauf quelques modifications que peuvent apporter les mœurs des différentes époques, **la modération des amis de l'erreur,** de ceux en particulier qui obéissent au parti pris.

De nos jours, ces derniers **stigmatisent leurs contradicteurs** en disant à qui veut les entendre qu'ils sont mus par un **zèle aveugle, atteints de folie et que même ils travaillent à détruire la hiérarchie ecclésiastique**, ou au moins à en altérer les notions. Qu'on relise les écrits des journaux et les pamphlets que publièrent les adversaires du dogme de l'infaillibilité, pendant que se tenait le Concile du Vatican, et l'on verra que c'est bien là le langage qu'ils employaient. Voilà comment ils pratiquent la modération et la charité ces hommes qui accusent sans cesse leurs adversaires de ne pas respecter ces vertus ! Ils voudraient qu'on leur brûlât de l'encens sous le nez lorsqu'ils déchirent les autres à belles dents.

Pour ne bas se compromettre et pour mieux capter la confiance **ils se gardent généralement d'attaquer de front les vérités qu'ils combattent réellement.** Ils ont assez d'habileté pour cacher l'aversion qu'ils nourrissent contre elle sous des formes respectueuses ; parfois même ils y donnent extérieurement leur adhésion. Mais alors, cette adhésion porte bien plutôt sur un mot vide de sens que sur la chose même que désigne naturellement ce mot. C'est ainsi que les jansénistes ont toujours trouvé moyen de faire extérieurement partie de l'Eglise, malgré les sentences pontificales qui les excluaient de son sein.

Ce n'est **qu'indirectement** d'ordinaire que les hommes de mauvaise foi et à parti pris combattent les vérités qu'ils

n'aiment point. Parfois, ils exagèrent tellement les qualités de la prudence qui doit accompagner la prédication de ces vérités, que cette prédication devient pratiquement illusoire, vu les conditions posées. D'autres fois, ils prétendent qu'une **MISSION TOUTE SPÉCIALE** est absolument requise pour en faire une exposition claire et solide, même dans les livres et les journaux ; **par là, ils réussissent à fermer la bouche à toutes les voix à peu près qui pourraient les importuner**. D'autres fois enfin, sous prétexte de paix, d'union et de charité à conserver, ils demandent qu'on laisse d'agiter certaines questions et qu'on **laissa au temps seul le soin de les résoudre d'une manière satisfaisante**. Ils sont bien sûrs qu'en obtenant le silence demandé, ces questions finiront par **tomber dans l'oubli**, et qu'elles seront ainsi écartées pour toujours du milieu où elles auraient pu prendre racine et porter des fruits abondants.

C'est en invoquant d'aussi **pitoyables arguments** qu'on a voulu, il y a trois ans, empêcher le dogme de l'infaillibilité personnelle du Pape d'être défini et proclamé en Concile œcuménique. Ces **misérables sophismes** furent tous réduits à néant et la vérité parut en pleine lumière. Mais plus la lumière brillait, plus elle se répandait par torrents ; plus aussi les adversaires de l'infaillibilité s'irritaient.

Pour se venger de l'ennui qu'on leur faisait subir, en les forçant de contempler une vérité qu'il n'aimaient point, des évêques en vinrent jusque là, que de persécuter certains de leurs prêtres, parce qu'ils avaient signé des formules d'adhésion au dogme de l'infaillibilité et avaient sollicité sa définition. Un de ces évêques ôta vingt-six prêtres des positions avantageuses qu'ils occupaient, puis les transféra dans des postes très inférieurs pour les punir d'avoir signé semblables formules. Ces prélats rendirent raison de leur conduite, non pas en déplorant qu'ils trouvaient mauvais qu'on crut à l'infaillibilité, ils s'en gardèrent bien ! mais en prétextant que ces prêtres **troublaient l'ordre**, faisaient tapage à la porte du Concile et empiétaient sur les droits de l'épiscopat.

Je n'en finirais point s'il me fallait rappeler toutes **les basses intrigues et les honteuses manœuvres** où le parti pris entraîna quelques-uns d'entre-eux. Qu'il me suffise de dire que plus ils furent de mauvaise foi, moins ils furent scrupuleux dans le choix des moyens à mettre en œuvre pour arriver à leurs fins.

Et le *Syllabus* ! Combien de fois le parti pris et la mauvaise foi n'ont-ils pas essayé de le mettre en pièces ou au moins de le réduire à l'état de lettre morte ? Et parmi ceux-là mêmes qui ont été forcés de dire qu'ils l'acceptaient, parce que autrement ils auraient cessé de compter au nombre des catholiques, combien y en a-t-il qui ont accepté autre chose qu'un vain mot ? Veut-on le savoir d'une façon passablement exacte ? Qu'on rappelle à son souvenir ce qui a eu lieu l'automne dernier ici même, au Canada, pays réputé le plus catholique du monde, et avec raison. Un prédicateur ayant osé en exposer la doctrine pure et simple, un **cri de rage** s'est d'abord élevé contre lui et on l'a accusé de trahir la vérité, Dieu et l'Eglise. Forcé d'en rabattre, on s'est rejeté sur la question **d'opportunité**, et l'on a prétendu que le prédicateur avait très mal choisi son temps pour parler comme il avait fait. Cela veut dire qu'au fond la plupart rejettent la doctrine du *Syllabus*, quoiqu'ils sachent très bien qu'ils sont obligés d'y donner une adhésion pleine et entière et d'agir en conséquence.

C'est encore par parti pris qu'on regarde comme non avenus **les brefs les plus flatteurs et les plus encourageants** que Pie IX a adressés aux écrivains franchement catholiques, entre autres **à Mgr Gaume et à M. Louis Veuillot**. Mieux que cela, on ne craint point de contredire formellement des pièces aussi respectables en représentant, toutes les fois qu'on en trouve l'occasion, ces écrivains et leurs œuvres comme une peste dans l'Eglise. Mais qu'une parole de blâme soit adressée aux écrivains en général ; eh ! pour celle-là, elle est très bien entendue ! on se hâte de l'appliquer à ceux-là seuls qui combattent les bons combats, puis on la répète et on la rappelle sans cesse.

Enfin, que n'a-t-on pas dit et que n'a-t-on pas fait en France et ailleurs pour empêcher la vérité d'être entendue relativement à **la réforme chrétienne de l'enseignement** ? On a traité **d'exagérés**, d'insulteurs des évêques et d'usurpateurs de leurs droits les plus sacrés, de **semeurs de discordes** et de **calomniateurs** des institutions catholiques, les hommes dévoués au bien de l'Eglise et de la société, qui sollicitaient cette réforme en la démontrant nécessaire. Le plus gros bon sens ne pouvait pas ne pas reconnaître qu'ils avaient mille fois raison ; n'importe ; on ne voulut rien entendre et l'on eut recours à toutes les ruses et à toutes les violences pour les bâillonner. C'était parti pris de tuer une vérité qui déplaisait à plus d'un titre. Un évêque français s'est même alors rencontré qui défendit aux prêtres employés dans son petit séminaire de continuer de recevoir le journal si éminemment catholique, *l'Univers*, parce que ce journal avait parlé favorablement de la réforme proposée. Le prélat allait même jusqu'à menacer, si l'on continuait, malgré sa défense, de recevoir ce journal, de ne plus mettre les pieds dans le Séminaire, de cesser de le protéger et même de sévir d'une façon éclatante contre les audacieux qui se permettraient d'avoir une opinion autre que la sienne dans une question librement controversée dans l'Eglise. Le parti pris fut cause qu'il **se donna bien plus de mal pour nuire à *l'Univers* et l'anéantir même, s'il était possible, que pour administrer son diocèse.**

Et quand plus tard la question des classiques fut **très clairement résolue par la voix même du Souverain Pontife**, dans le sens des écrivains catholiques qui avaient sollicité une réforme, ce prélat et tous ceux qui avaient partagé ses opinions, firent semblant de n'avoir rien entendu et ne bougèrent pas. Voilà comment on obéit au Souverain Pontife, après avoir fait un crime à ses subalternes de n'avoir pas déféré à ses opinions.

Concluons donc que **la vérité n'a pas de plus redoutable ennemi que le parti pris**, et que bien à plaindre sont ceux qui deviennent ses esclaves. Sur leurs têtes pèsent toutes les **malédictions** que le Sauveur a lancé contre les Scribes et les Pharisiens, car comme ces derniers **ILS PÈCHENT CONTRE LE SAINT-ESPRIT en refusant, par orgueil, d'adhérer à ce qu'ils savent être la vérité et la justice.**

X

Pour que l'erreur se formule et se propage librement, il faut que la vérité cesse de s'affirmer, car la vérité tue l'erreur par ses affirmations. Mais comment empêcher la vérité de s'affirmer, Jésus-Christ ayant ordonné de **LA PRÊCHER SUR LES TOITS,** dut-on s'exposer par cette prédication à perdre ce qu'on a de plus cher au monde, même la vie ? Le modérantisme, comme je le démontre dans la présente étude, a tout justement été imaginé pour résoudre cette difficulté qui de fait en valait la peine. Sous le masque d'une vertu dont il n'est que l'infernale contrefaçon, il travaille à **rendre muets tous ceux que la vérité a droit de réclamer pour ses organes.** C'est donc **un des plus puissants agents de l'esprit de mensonge.** Aussi séduit-il la multitude, et malheureusement même plusieurs de ceux qui sont spécialement chargés de veiller sur le dépôt sacré de la doctrine.

Tous cependant ne se laissent pas prendre à ses charmes trompeurs. Il en est qui le combattent **hardiment**, surtout en proclamant avec force ce qu'il conseille de tenir dans l'ombre, sous un prétexte ou sous un autre.

Que fait-il alors pour obtenir que les quelques voix, qu'il n'a pas réussi à comprimer ou à étouffer, ne soient pas entendues ? Il s'applique à **LES DISCRÉDITER**. Ainsi, dans ce cas encore, ce n'est pas directement, mais indirectement qu'il s'attaque aux vérités qu'elles proclament. A propos de circonstances et de convenances, il démontre, à sa façon qu'il est impossible d'approuver le langage qui a été tenu, ne fut-il que la rigoureuse expression de l'exacte vérité. S'il s'agit d'écrits, il se rabat sur la forme qu'ils revêtent, et il s'égosille à redire en variant ses tours de phrase, mais sans jamais apporter de preuves, qu'elle est infiniment détestable. Ces propos se répètent et finissent par être dans toutes les bouches. On ne peut se défendre alors de les regarder comme très fondés en raison et le tour est joué : on répudie ce qui a été jugé inconvenant et détestable.

La raison de circonstances, que l'on invoque, ne saurait cependant avoir le moindre poids. Ce n'est qu'un **prétexte pour leurrer la multitude qui ne réfléchit pas**. On l'invoque invariablement toutes les fois que telle ou telle vérité, que l'on n'aime pas à entendre, est proclamée. S'il fallait tenir compte d'une semblable raison, il n'y aurait jamais moyen de prêcher des vérités qui déplaisent. Où cela mènerait-il en dernière analyse? Ni plus ni moins qu'à la négation de toute vérité.

Il en est de même de **la raison des convenances**. La stupidité moderne en est cependant rendue là, qu'elle regarde comme inconvenante toute prédication de vérités que la masse des auditeurs a besoin d'entendre pour revenir à des principes plus sains et y conformer sa conduite. Et c'est justement à cause de ce besoin que cette prédication, loin d'être inconvenante, est de la plus haute convenance.

A quoi servirait-il en effet de prêcher, s'il n'y avait pas lieu pour les auditeurs de s'appliquer ce qui est dit au sermon ? **On prêche pour combattre des erreurs** qui ont cours ou des vices que son auditoire affectionne ; l'insigne folie serait d'aller combattre des erreurs ou des vices qu'on ne rencontre point chez ceux à qui l'on adresse la parole. Rien de plus élémentaire, et ceux qui y trouvent à redire témoignent par là même qu'ils n'ont jamais lu ou compris les épîtres de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean, et qu'eux-mêmes, s'ils sont prédicateurs, **ne prêchent que pour être applaudis et non pour être utiles.** Ils ne connaissent pas les évangiles non plus ; autrement, ils verraient que Notre-Seigneur, par Ses paroles et Ses exemples, nous a donné une tout autre idée de la prédication de la vérité, que celle qu'ils tâchent de faire prévaloir. Insister là-dessus est inutile, car le simple bon sens dit que ceux-là doivent être éclairés qui sont dans les ténèbres, et que, pour les éclairer, il faut **nécessairement faire briller la lumière à leurs yeux.**

Reste la question de la forme, peu importante en elle-même, mais très importante eu égard aux idées modernes. **LA FORME ! LA FORME !** C'est beaucoup, c'est même tout aux yeux de certaines gens ; ils peuvent lui sacrifier et ils lui sacrifient réellement des biens infiniment plus précieux qu'elle. L'esprit d'erreur, cause de cette incroyable aberration, en tire tout le parti possible et ses profits ne sont pas minces. Comme la forme n'est en définitive qu'une affaire de bon sens et de goût, et qu'il est facile de pervertir le goût et même le bon sens, il s'attache à ruiner, en les dépréciant au point de vue de la forme, les œuvres qui rendent impuissants tous ses efforts tant qu'elles demeurent debout et respectées.

Comment s'y est-il pris pour jeter le monde moderne dans l'impasse où il est aujourd'hui ? En **transformant** la question de la forme, défigurée et entendue très faussement, en une **QUESTION CAPITALE**. Inspirateur de tout ce qui s'est produit lorsque régnait le paganisme gréco-romain, il n'a rien tant à cœur, pour recouvrer l'empire qu'il a perdu, que de faire louer et exalter ce dont il a été l'auteur en ces jours mauvais, et que de le faire représenter comme le *nec plus ultra* de la force et de la sagesse humaine.

Aux jours néfastes de la Renaissance pareilles idées prévalurent. Elles ne pouvaient prévaloir qu'en couvrant de mépris tout ce qu'avait produit l'épanouissement du génie vraiment chrétien, et c'est ce qui arriva par malheur. Epris des formes gracieuses qui recouvraient le sensualisme païen, on rejeta comme barbare tout ce qui ne portait pas le cachet de la belle antiquité, et aujourd'hui on en est encore là. **S'attaquer à la forme des écrits, c'est donc pour l'esprit d'erreurs un moyen presque infaillible de forcer les vérités qui le contrarient à dormir dans l'oubli ou dans le mépris.**

La plupart des hommes, et je parle ici surtout des hommes réputés instruits, sont d'une **légèreté**, d'une **frivolité désespérante.** Sous l'empire des idées dont les a doté une éducation menteuse, ils attachent un très grand prix aux formes littéraires ou à ce qu'ils décorent de ce nom ; c'est même **tout pour eux**. Ainsi, dites-leur que tel ouvrage est fort bon, qu'il est même ce qu'a produit de mieux le plus grand des génies, mais que le style en est quelque peu rude et inculte, ils ne voudront pas en lire une seule page. Si, au contraire, vous leur signalez un livre qui, pour le fond, est tout à fait nul, ridicule, pernicieux même, mais qui, en revanche, possède ce qu'ils **croient être** de brillantes qualités littéraires, ils le dé-

voreront avec avidité.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'ils aient un goût fort exquis, ni qu'ils soient **capables** de sentir et d'apprécier le mérite littéraire d'un ouvrage. Généralement, la connaissance qu'ils ont de la langue ne s'étend pas au-delà de la simple syntaxe ; bienheureux encore quand ils la possèdent parfaitement. Mais tout de même, ils font les entendus, car il est **de mode** de tenir compte des formes littéraires, d'en parler et de se montrer délicats et rigides sur ce chapitre.

Les plus drôles à entendre, quand il est question de la forme des écrits, sont ceux qui se sont imaginés, d'après les lectures qu'ils ont faites ou certaines écritures qu'il leur est arrivé de confectionner par ci par là, que **le pale, le languissant, l'incolore et l'insipide sont de l'essence des allures modérées**. Ils voudraient, ces braves gens, couler tous les écrivains dans le même moule, et ce moule n'est autre que l'idéal qu'ils croient avoir réalisé quand ils ont mis la main à la plume. Ils ne soupçonnent pas qu'on puisse écrire très convenablement et ne pas leur ressembler.

Aussi, à leurs yeux, **un écrit vigoureux, plein de force, de verve et d'entrain, où les choses sont dites carrément, quoiqu'en termes propres et fort convenables, est quelque chose de si insolite qu'il prend les proportions de l'abominable**. S'ils n'étaient pas bridés par le scrupule, ils iraient jusqu'à dire que c'est **DIABOLIQUE**. Assurément, ils ont tort ; mais ils sont de bonne foi, au moins jusqu'à un certain point. Cependant, il est difficile de les convaincre qu'ils ne voient pas bien les choses, et en attendant que cette conviction naisse chez eux, le modérantisme les enrôle sous sa bannière et s'en sert comme de puissants auxiliaires.

Les partisans de la grande erreur actuelle n'agissent pas tous avec autant de candeur. Ils savent, pour la plupart, **exploiter habilement les fausses idées** que l'on entretient communément sur la convenance et la dignité des formes. Aussi, quand un écrit les choque, parce qu'il les démasque ou qu'il accumule les raisons dont le poids les accable, ils tâchent d'en détruire l'effet en l'accusant d'être **EXAGÉRÉ, injurieux, d'une violence extrême, et partant de nature à causer le plus grand scandale.** Ils se tiennent opiniâtrement dans ces généralités. Il n'y a pas moyen de les tirer du **vague** qui les enveloppe, encore moins de les amener à préciser ou à démontrer que leurs accusations sont fondées en raison et en justice.

Pour qui veut réfléchir, le manque de modération en pareil cas se trouve bien plutôt chez les accusateurs que chez les accusés. S'il en était autrement, pourquoi les accusateurs refuseraient-ils de se rendre à ce que la stricte justice exige d'eux ? La modération n'étant qu'une des manières d'être de la justice, quand on est modéré, on respecte nécessairement cette vertu.

C'est bientôt fait que de qualifier un écrit d'exagéré, d'injurieux, de violent, de scandaleux, et de le discréditer en conséquence ; mais la tâche devient ardue quand il faut **démontrer que ces qualifications ont leur raison d'être**. Aussi, se garde-t-on bien de l'entreprendre, malgré les protestations et les réclamations nombreuses qui s'élèvent de toutes parts. Après avoir lancé ces accusations générales dans le public, on se renferme dans un profond et prudent mutisme, puis on abrite cette insigne malhonnêteté derrière le grand mot de **dignité**.

Puisque, à propos d'écrits, on parle tant d'exagérations, d'injures, de violences et de scandales, et que l'on désigne par ces noms des choses qui en portent un tout autre, lorsqu'on s'exprime dans un style franc et honnête, il importe d'entrer dans quelques détails à ce sujet. D'abord, **qu'est-ce que l'exagération ?** Le P. Montrouzier répond :

> "Donner le douteux pour le certain ; généraliser ce qui n'est vrai que dans des cas particuliers ; avancer gratuitement des assertions que rien n'appuie ; déduire d'un principe des conséquences qu'il ne renferme point ; prendre le relatif pour l'absolu ; voilà ce que nous appelons exagérer. Exagérer, c'est de ne pas se borner à dire ce qui est, mais affirmer en outre ce qui n'est pas ; c'est aller au-delà de la vérité, c'est par conséquent se mettre en opposition avec elle.
>
> "**Par contre, il n'est point coupable d'exagération, celui qui affirme la vérité purement, entièrement, fortement**. Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, n'est-ce pas le devoir des témoins que le magistrat cite chaque jour à son tribunal ?"

Qu'on se prononce d'après cela et qu'on dise **si ce sont les écrivains catholiques ou leurs accusateurs qui se rendent coupables d'exagération.**

On parle encore d'**injures** ; mais qu'est-ce qu'une injure ? Une injure, c'est toute violation du droit strict qu'a chaque particulier à n'être pas injustement maltraité, soit en actes, soit en paroles. De là il arrive qu'il y a beaucoup de relatif en pareille matière et peu d'absolu, car ce qui serait injurieux dans certains cas, dans certaines circonstances, eu égard à certaines personnes, ne l'est pas du tout dans d'autres cas, dans d'autres circonstances, vis-à-vis d'autres personnes. Ainsi, par exemple, si je dis à Pierre, sans fondement aucun, qu'il a sciemment manqué à la vérité, je l'injurie ; **mais si Pierre s'est publiquement donné le tort de mentir et que je le lui reproche, je ne l'injurie pas le moins du monde ; je ne fais que lui remettre devant les yeux une des poses qu'il a prises pour être photographié.**

Toutes les fois que j'ai droit de parler des faits et gestes de quelqu'un, j'ai droit aussi de me servir des termes propres que la langue que je parle me fournit pour m'exprimer ; c'est évident. Je puis donc sans faire la moindre injure à ce quelqu'un, appeler de leur vrai nom ses faits et gestes et leur appliquer les qualificatifs voulus par les diverses circonstances qui les ont accompagnés, quelque disgracieux que soient ces noms et ces qualificatifs. S'il se plaint d'être injurié en pareil cas, il commet une **injustice** ou il fait preuve de **simplicité**. En effet, pour m'interdire l'usage des termes que j'emploie dans des circonstances particulières, il faut qu'on commence à s'interdire à soi-même de poser des actes qui les appelle nécessairement. Crier à l'injure, lorsqu'on a mal posé et qu'on a été photographié dans cette pose, ne signifie rien, car nul

n'est tenu de représenter un personnage comme plus beau ou plus aimable qu'il ne s'est montré.

On fait de plus sonner bien haut la prétendue **violence de langage** à laquelle s'abandonnent plusieurs écrivains. Mais en quoi consiste la violence de langage ? C'est d'abord ce qu'il faut demander pour constater si les reproches adressés sont justes ou non. La violence de langage consiste uniquement à user dans ses paroles d'une **sévérité qui n'est pas en proportion avec la faute commise**. D'après cette définition, qui est la seule véritable, les violents en paroles ne sont pas d'ordinaire ceux que l'on qualifie de la sorte mais bien ceux qui se chargent de les admonester à propos de modération et de charité.

La gravité de la faute commise dépend principalement de deux choses : de la matière en laquelle on pêche et de la malice avec laquelle on pêche. Il suit de là qu'on doit beaucoup plus ménager un adversaire quand il a tort en matière peu importante au fond, comme dans tous les cas où le dogme et la morale ne sont pas intéressés, ou quand ayant tort en matière très importante même, il agit cependant avec une entière bonne foi, que quand il a tort en matière grave et qu'il est en même temps de mauvaise foi.

Combien donc sont **immodérés** ceux qui, quand il est question d'intérêts purement matériels ou d'opinions parfaitement libres, se ruent contre leurs adversaires avec autant de force qu'ils peuvent en mettre dehors, et leur décochent les traits les plus acérés qu'ils tiennent en réserve ! Combien sont encore immodérés ces autres qui, en discutant avec des hommes de bonne foi et honorable sous tous les rapports, les traitent comme des **misérables** et même comme les **ennemis déclarés de la vérité**. Ces excès sont communs et cependant ils passent presque inaperçus, preuve que la plupart des criailleurs qui recommandent la modération ne savent pas ce qu'elle est ou n'en prennent guère souci au fond.

Quant aux hommes dont les actes, les paroles et les écrits blessent la saine doctrine et qui sont de mauvaise foi, il est **permis de les traiter avec sévérité, et même on le doit**. Saint Jean, l'apôtre de la charité, nous défend même de les saluer : *nec Ave ei dixeritis*. Qu'on les **démasque**, qu'on les **qualifie** comme ils le méritent, qu'on les **signale** comme dangereux, qu'on leur **réplique** très rudement parfois, ils n'ont pas à se plaindre. Les montrer tels qu'ils s'exhibent eux-mêmes, **faire ressortir tout ce qu'il y a d'inconvenant, de ridicule, de déloyal, d'odieux dans leur manière d'agir est de bonne guerre. S'ils prétendent à des égards qu'ils s'en montrent dignes.**

Ces hommes, d'ailleurs, provoquent à parler, et quand ils se savent approuvés et applaudis, ils ne trouvent pas mauvais qu'on parle d'eux, leurs partisans non plus. C'est donc à dire qu'eux-mêmes admettent que leurs faits et gestes peuvent être appréciés, là où l'éloge peut se faire entendre, le blâme le peut aussi, eu égard aux droits de la vérité qu'on ne peut jamais sacrifier. **Qu'on élève donc hardiment la voix contre eux et qu'on ne craigne point même de s'attaquer à leur réputation, s'il est nécessaire d'en venir jusque là pour les empêcher de séduire et de tromper la multitude. Ils crieront au zèle aveugle, au fanatisme, à l`abomination,** à tout ce qu'ils s'aviseront de dire, afin d'avoir la paix. En même temps, ils signaleront comme affreusement excessif tout ce qu'on leur a dit de plus sévère, mais en faisant soigneusement abstraction des mille et une fredaines qui leur auraient attiré davantage, si l'on avait voulu procéder contre eux toutes les rigueurs de la justice. Qu'on les laisse se plaindre et crier ; ils souffrent un mal salutaire.

Relativement au **scandale**, ce ne sont pas les écrivains catholiques qui le donnent, quoiqu'ils puissent en être l'occasion. **Etre une occasion de scandale et donner du scandale sont deux choses absolument différentes**. Jésus-Christ a été une occasion de scandale, même pour Ses disciples, mais Il n'a jamais donné de scandales. Les seuls scandaleux, c'est-à-dire, les seuls dont la conduite porte efficacement au mal, sont ceux qui s'acharnent contre les écrivains catholiques, et qui, pour satisfaire une passion ou une autre, travaillent à **rendre méprisable la sainte vérité qu'ils défendent**

Mon dernier mot, en terminant ce qui a trait à cette question, sera à l'adresse de cette **race d'imbéciles**, malheureusement trop nombreuse, qui, après avoir extrait de certains écrits **une demi douzaines de phrases** ou d'expressions très accentuées, très fortes, il est vrai, mais qui étaient celles qu'il fallait employer lorsqu'on s'en est servi, se promènent par les rues en taisant tapage avec ce butin. Quelle était la nature et l'importance de la question débattue quand tels mots ou telles phrases ont été lancées ; qu'elles étaient les circonstances ; à quelle espèce d'adversaire avait-on affaire, c'est ce qu'ils ne songent pas à se demander et ils n'y songeront jamais. Tout le petit peu d'intelligence qu'ils ont, ils l'appliquent à considérer ces bribes d'écrits qu'ils ont en poche pour en maudire ce qu'ils y trouvent d'excessif, d'affreux et de révoltant, et pour exciter les autres à faire de même. Ils n'ont vu que cela, à l'exclusion de tout le reste, dans des écrits de cent pages au moins ; ils ne veulent voir que cela et ils veulent que les autres ne voient que cela. Quand ils parlent de ces prétendus excès, ils paraissent tout aussi niaisement stupéfaits que le premier jour. Est-il imbécillité pareille ? Il peut s'en rencontrer, mais pas fréquemment, Et dire que les écrivains catholiques doivent compter avec de telles misères. Quelle humiliation, grand Dieu !

XI

Il ne me reste plus, pour compléter ma thèse sur le modérantisme, que de citer les principaux passages d'un excellent travail que le P. Montrouzier a publié dans les *Etudes religieuses* sur **les lois de la polémique**. On verra par ces citations que le savant jésuite enseigne une doctrine parfaitement identique à celle que j'ai développée, dans l'espoir qu'elle prévaudra sur tant de fausses idées qui ont cours touchant cette question. Ayant tous deux puisé à la même source, **la théologie catholique,** il n'est pas surprenant que nous nous trouvions d'accord. Cette espèce de répétition sommaire ne sera pas sans utilité. Comme le P. Montrouzier a beaucoup plus d'autorité que je n'en ai, sa voix ne manquera pas de porter la

conviction dans les esprits que ma faible voix toute seule n'a pu convaincre.

Voici donc ce qu'il dit relativement à **l'obligation, qu'ont ceux qui sont en possession de la vérité, de la proclamer hautement et de la faire connaître telle qu'elle est :**

"Si la vérité existe, pourquoi la condamner au silence et ne pas la manifester ? Le flambeau est-il donc fait pour être caché sous le boisseau ? Et si la vérité veut être connue, pourquoi ne pas la montrer **toute entière** ? Certes, le divin Maître, qui est venu sur la terre pour nous enseigner toute vérité, *omnem veritatem*, n'est point d'avis que Ses apôtres la communiquent avec des réserves et en la mutilant. Il nous a donné a ce sujet un **précepte formel : Quiconque parle et enseigne, doit procéder par des affirmations nettes et précises, *Est, est ; non, non*. Il n'aime ni termes moyens, ni dissimulations. Il veut qu'on crie sur les toits ce qu'Il a enseigné à l'oreille.** De quel droit l'homme cacherait-il une partie de ce que Dieu a daigné révéler ?

"Enfin, si la vérité constitue le plus grand bien de l'homme, si elle est **la lumière et la vie de son intelligence et de son cœur,** pourquoi ne pas la proclamer **avec force**, ce n'est pas assez, **avec le noble enthousiasme d'une âme saintement passionnée** ? Dieu ne veut-Il pas que Ses envoyés donnent à leur voix le son éclatant de la trompette : *Quasi tuba exalta vocem tuam* ?

"Assurément, nous n'oublions pas que la discrétion doit être la vertu de quiconque aspire à l'honneur des saints combats de la parole. Mais, l'utilité de parler une fois constatée, il ne fut **jamais imprudent ni indiscret**, celui qui, **d'une voix fortement accentuée, affirma les droits, tous les droits, absolument tous les droits de la vérité**".

Quant aux **opinions**, voici ce qu'il croit important de faire remarquer :

"Nous sommes le premier à le reconnaître, les affirmations doivent être réservées pour les doctrines certaines, et, dans la défense des opinions libres, il faut garder la modération que les souverains pontifes nous ont si énergiquement recommandée. Mais il importe de ne pas se méprendre sur les limites dans lesquelles est renfermée, aux yeux d'un vrai catholique, la liberté des opinions. Qu'est-ce qu'une **opinion libre** dans le sens qu'y attache l'Eglise ?

"Benoît XIV nous le déclare dans la constitution qu'il adresse aux réviseurs des livres : «Qu'ils se gardent, dit-il, de tout préjugé, de tout esprit de nationalité, de famille, d'école ou de corps ; qu'ils aient **uniquement devant les yeux les dogmes de la sainte Eglise et la doctrine communément reçue parmi les catholiques, laquelle se trouve renfermée dans les décrets des conciles généraux, les constitutions des pontifes romains et l'enseignement unanime des saints Pères et des docteurs**». Ainsi, la volonté du pontife est que l'on respecte et qu'on laisse libres les opinions **qui ne sont contredites ni par une définition expresse de l'Eglise, ni par un jugement apostolique, ni enfin par l'enseignement universel des Pères, des docteurs et des théologiens.** Par contre, une opinion ne pourra plus être considérée comme libre du moment qu'elle se verra contredite, soit par une définition expresse du Saint-Siège, soit par l'enseignement universel de l'Eglise. Donc, à une pareille opinion, il pourra être livré un combat légitime, parce que, en effet, elle n'a pas le droit de se produire".

Abordant ensuite la question des **vérités irritantes**, le P. Montrouzier ajoute :

"Ici l'on nous arrête pour nous demander si, tout en respectant les jugements plus ou moins solennels rendus par les tribunaux ecclésiastiques à l'égard de ces opinions ou d'autres également en vogue, le champion de la vérité ne servirait pas très utilement ses intérêts en gardant prudemment **le silence**. En ce moment où la vérité a tant d'ennemis, ne devons-nous pas éviter tout ce qui pourrait en accroître le nombre, et la sagesse ne nous ordonne-t-elle pas de taire les vérités irritantes ?

"Nous allons répondre en toute franchise. Et d'abord nous nions qu'il existe une seule vérité irritante par elle-même. Est-ce que la vérité est blessante de sa nature ? Si l'intelligence est faite pour connaître le vrai, comme l'œil pour contempler la lumière, **la vérité ne saurait, à coup sûr, ni blesser, ni irriter ceux dont elle dissipe les ténèbres**, à moins peut-être qu'il ne s'agisse d'infortunés malades auxquels la douce et bienfaisante clarté du jour n'apporte que peine et douleur. Et qui donc s'est avisé d'accuser la lumière, parce qu'un pauvre infirme ne la peut supporter ? On plaint le malade ; mais on ne laisse pas pour cela de bénir le vivifiant éclat du soleil.

"Toutefois, il faut en convenir, **depuis sa chute, l'homme est assez mal disposé à l'égard de la vérité, ou plutôt il subit par rapport à elle une série non interrompue d'étranges contradictions.**

"Parlez-lui de science, il se passionne pour la vérité scientifique ; il la lui faut à tout prix. Les spéculations les plus ardues ne le rebutent point. Au contraire, ses efforts deviennent plus persévérants et plus joyeux à mesure que la vérité est d'un plus difficile accès. Mais qu'il s'agisse des **vérités de l'ordre moral, il se raidit aussitôt**. **Son intelligence, sa volonté surtout, se montrent rebelles ; les difficultés se multiplient ; la paresse grandit en proportion des obstacles, et finalement l'homme prononce ce triste mot : Vérités irritantes.** Comment expliquer une contradiction aussi grossière ? Il y a là un **mystère** que Bossuet a magnifiquement exprimé quand il a dit : ***L'homme déchu a peur de Dieu*.**

"Eh bien ! en un pareil état de choses, l'homme a **besoin** que l'on fasse entendre la vérité que son orgueil redoute. Il s'irrite des vérités dogmatiques qui lui rappellent sa fin dernière et le menacent, en cas d'infidélité, de châtiments éternels : voilà justement les vérités qui doivent retentir à ses oreilles avec l'éclat du tonnerre. **Il s'irritera ; qu'importe, si à l'irritation succède le salut ?** Le médecin se met-il en peine de plaire au malade si, ou le contristant, il opère sa guérison ?

"A celui qui nous parlerait encore de la nécessité de fuir les questions irritantes, nous demanderions si pour le même motif il ne serait pas expédient d'interdire au prédicateur les austères vérités de la morale chrétienne. Pour nous, **rien ne nous semble plus inopportun qu'un pareil silence et plus irritant pour le Dieu dont la parole se**

trouve ainsi enchaînée. Quoi ! c'est au moment où le monde s'abîme dans l'ignorance que les apôtres de la vérité conniveraient avec lui pour le priver du seul aliment qui peut le soutenir !

Mais n'y a-t-il pas réellement **des vérités trop fortes** pour les hommes de notre époque et ne devons-nous pas nous inspirer quelque peu de ce que dit l'opinion publique et avoir de la déférence pour elle ? A cela, le savant jésuite répond :

"**La vérité porte avec elle une grâce qui triomphe de toutes les résistances**. Comme le soleil, **elle vivifie tout ce qu'elle touche. Elle éclaire, elle échauffe, elle guérit ; elle brûle ; finalement elle s'impose et elle règne**. Elle ne possède pas une moindre puissance pour s'introduire chez des hommes qui ne l'ont pas encore connue que pour reprendre sa place dans l'esprit de ceux qui n'ont pas craint de la répudier. Mais, pour pouvoir s'imposer aux intelligences, il est indispensable qu'elle leur soit manifestée, et pour pouvoir reprendre sur elle tout son empire, **il faut qu'elle leur soit révélée dans tout son éclat.**

"D'ailleurs, est-ce que l'écrivain doit s'inspirer de l'opinion du public ? Nous estimons, au contraire, qu'il est de sa dignité et de son **devoir de former l'opinion publique**. Il doit **la conduire et non pas se laisser conduire par elle**. L'écrivain est le maître, le public est le disciple. **La vérité divine serait-elle par hasard la seule école où le maître dût recevoir la direction de ceux qu'il est appelé à instruire ?**"

On dit encore : Pourquoi ne pas **temporiser** ? Pourquoi refuser d'**adoucir** des vérités devenu trop dures pour la faiblesse de notre temps

"La polémique chrétienne, répond le P. Montrouzier n'a jamais, que je sache refusé d'employer la douceur des formes et du langage, à la condition toutefois qu'il n'en résulte aucun détriment pour la vérité… Quant aux **concessions** et à la **temporisation**, il ne nous est **pas permis d'y consentir**. En effet, de deux choses l'une : ou la concession que vous prétendez faire consiste dans la négation formelle d'une portion de la vérité, ou dans le silence gardé sur la vérité elle-même. Dans les deux cas, **la concession est une faute**, **si vous niez formellement une partie de la vérité, vous passez par là-même du camp de ses défenseurs dans celui de ses ennemis ; votre parole est menteuse et vous n'êtes plus qu'un faux témoin.**

"La concession consiste-t-elle dans le **silence** ? Mais alors on retombe dans les déplorables conséquences que nous signalions tout à l'heure. C'est **trahir la vérité que de la taire**, lorsque les circonstances en demanderaient la manifestation… Avouons-le, ce silence à regard des vérités qu'il importe le plus d'affirmer, cette indifférence à l'égard des intérêts les plus graves et les plus menacés ne peuvent être considérés que comme le résultat d'un **honteux marché entre l'écrivain et le public** ; l'écrivain sacrifie le droit de la vérité, et, pour prix de ce sacrifice, il reçoit, non pas de l'argent, mais de la popularité. Le marché n'est pas pour cela plus légitime !"

"Il y a encore, continue le P. Montrouzier, un autre argument, celui que l'on tire de l'adage populaire : Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire ; celui qui récemment a été formulé par un mot désormais historique : **L'INOPPORTUNITÉ**. Ce mot, il est vrai, a eu un sort propre à faire réfléchir ceux qui seraient tentés de l'adopter encore pour leur devise. Il a reçu de l'autorité suprême de l'Eglise tout autre chose qu'une consécration. La définition que la sagesse humaine déclarait inopportune au premier chef, **le Saint Esprit l'a jugés très opportune**.

"Ainsi toujours ou presque toujours nous trouverons des motifs de dire la vérité dans les prétextes même qu'on mettra en avant pour **nous persuader de la taire**. C'est ce que Bourdaloue va nous faire comprendre :

«Suivant la belle et solide réflexion de saint Augustin, **le libertinage** ne demande point précisément d'être applaudi, d'être soutenu et appuyé ; il se contente qu'on le tolère, et c'est assez pour lui de n'être point traversé, ni inquiété. Quand donc vous le laissez en paix, vous lui accordez tout ce qu'il prétend, Avec cela, il ne manquera pas de prendre racine, et, sans avoir besoin d'un autre secours, il saura bientôt se fortifier et s'étendre. N'est-ce pas de cette sorte et par cette voie qu'il est toujours parvenu à ses fins ? Les ménagements de ceux qui l'ont épargné et qui **devaient le réprimer dans sa naissance**, ont été de tout temps les principes de son progrès… **Voila ce qui a multiplié les schismes et les hérésies… De là l'obligation spéciale et redoutable de ceux à qui Dieu semble avoir donné plus de lumière et de capacité ; de là, dis-je, cette obligation plus étroite qu'ils ont d'attaquer avec force les scandales du siècle et leur couper court**».

"Bourdaloue a raison. L'histoire atteste en effet que les hérésiarques les plus audacieux ne demandaient autre chose **QUE LE SILENCE** de leurs adversaires. Les Ariens ne prétendaient point que le concile de Nicée définit leur erreur ; ils se bornaient à réclamer la suppression du mot *consubstantiel* qui la condamnait. Nestorius et Pélage se fussent déclarés satisfaits, si saint Cyrille et saint Augustin eussent été réduits au silence…

"Il pourra arriver que la farouche déclaration de la vérité ne produise pas les bons résultats qu'on s'en était promis ; elle pourra même avoir de fâcheuses conséquences. Aurait-on pour cela le droit d'accuser d'imprudence les défenseurs de la vérité ? C'est Bourdaloue qui va répondre à cette question.

«Quoique le mal s'aigrit et s'irritât, vous auriez fait votre devoir ; Dieu aurait Ses vues pour le permettre ainsi ; mais l'intention de Dieu ne serait pas que le mal qu'Il voudrait permettre fut **ménagé et toléré par vous**. Sans mesurer les choses par l'évènement, vous auriez toujours la consolation de dire à Dieu : Seigneur, j'ai suivi Vos ordres et j'ai pris le parti de Votre loi ; - Et certes, il ne vous appartient pas, il ne dépend pas de vous, sous prétexte d'un événement futur et incertain, de vous dispenser d'une **obligation présente et assurée**».

"Il serait temps d'ouvrir les yeux et de comprendre enfin les leçons de l'expérience. Notre époque a certainement vu octroyer à l'erreur bien **DES CONCESSIONS**, et de tout genre : **QU'Y A-T-ON GAGNÉ ?** Loin de s'apaiser, les

mauvaises passions se sont exaspérées chaque jour davantage. **La vérité seule y a perdu**. Elle a été complètement sacrifiée. Voici, du reste, sur ce point, un témoignage d'autant plus significatif qu'il émane d'un écrivain plus modéré. En 1848, M. de Falloux abordait une question irritante, s'il en fut. Il allait parler de **l'intolérance de l'Eglise** par rapport aux hérétiques, et dans une éloquente préface, il disait :

«Personne ne professe plus que moi les opinions modérées. Je crois la modération un des caractères distinctifs de la vérité, et la violence une des ressources nécessaires de l'erreur ; mais j'aimerais à préserver ma modération de faiblesse, et je ne connais pas de faiblesse plus manifeste que celle qui, en vue da transactions et d'accommodements d'un jour, **atténue la moitié d'une vérité pour sauver l'autre**. **L'ennemi prend ce que vous lui sacrifiez et l'emporte dans son camp comme un butin, sans se croire même tenu à la reconnaissance. Vous êtes plus faible, il est plus hardi : voila tout.**

Mais on dit : Pourquoi toucher de telles questions ? Pourquoi s'expliquer sur un chapitre où l'on est bien décidé à ne pas entendre raison ?

- Je dis à mon tour : Pourquoi y a-t-il un chapitre sur lequel un siècle raisonnable ne voudrait pas entendre raison ? Pourquoi des idées qu'il serait interdit de scruter ou de restituer sous leur véritable aspect ? Cela ne vient-il uniquement de l'aveuglement de nos adversaires ? **Cela ne vient-il pas aussi de notre complicité ?** Pourquoi une fausse position dans la défense de ce qui ne comporte rien de faux ? **D'où provient, si ce n'est de notre propre faute, la nécessité de ces précautions, la plupart du temps inutile ?** Qui nous dira le nombre et la mesure de ces connivences si légères, prises une à une, et si lourdes quand il s'agit de les soulever en masse, pour dégager quelque lambeau de vérité d'une oppression séculaire ? Le fanatisme serait-il à tout propos reproché au catholicisme, si l'on avait pris plus fermement et de plus ancienne date le soin d'éclaircir ces matières. **Nos adversaires n'ont pas souvent plus de bonne foi que nous n'avons de courage**».

XII

Le P. Montrouzier ne manque pax d'examiner, très soigneusement même, **LA QUESTION DE LA CHARITÉ**, question autour de laquelle on fait perpétuellement grand tapage, mais **qu'on n'approfondit jamais et dont on ne sait pas même le premier mot.**

Après avoir rappelé que Pie IX, dans une allocution, a récemment dit aux écrivains catholiques qu'ils doivent respecter deux sortes de droits, également inviolables, mais souvent difficiles à concilier, **les droits de la vérité et les droits de la charité**, il se demande comment il faut s'y prendre pour les sauvegarder. Il trouve la solution de la question proposée dans les règles que les Papes, et notamment Benoît XIV, ont données aux consulteurs de l'Index pour les diriger dans la révision et la correction des livres, règles qui par conséquent s'appliquent aux écrivains eux-mêmes. Voyons d'abord quelle est la règle à suivre quand la matière des débats entre catholiques consiste en **de pures opinions**.

"La constitution *Sollicita* de Benoît XIV, dit-il, rappelle aux consulteurs de l'Index la recommandation de Clément VIII en termes qui en font ressentir la gravité. «Plût à Dieu, s'écrie le Pape, qu'à notre malheureuse époque de licence l'on ne vit jamais paraître au jour des livres où les adversaires s'accablent mutuellement d'injures et frappent de censures flétrissantes des opinions que l'Eglise n'a point condamnées ; où les écoles et les opinions rivales sont indignement livrées au ridicule, sujet de tristesse pour les bons. Ces luttes des catholiques qui se déchirent impitoyablement sont pour les hérétiques un vrai triomphe et fournissent un trop juste prétexte à leur mépris. Nous ne pouvons assurément bannir toute discussion ; mais nous avons le droit d'exiger qu'en défendant son opinion un écrivain se souvienne de la modération chrétienne».

Maintenant comment faut-il procéder contre les hommes bien disposés qui errent de bonne foi ?

"Benoît XIV veut que, dans ce cas, si l'ouvrage, d'ailleurs fautif, d'un homme de bien, est pourtant susceptible de correction, on ne manque pas de rechercher l'auteur pour l'inviter à exécuter les corrections désirables, et que, dans ce cas, le décret de prohibition soit précédé de la **clause bénigne : *Donec corrigatur***. Encore même faudra-t-il supprimer le décret si, par de sages corrections, l'auteur expurge son livre et réussit en même temps à faire disparaître les exemplaires de l'édition incriminée".

Enfin, que doit on toujours éviter, quelque soient ceux que l'on a à combattre ? Benoît XIV va encore nous l'apprendre.

"Il est de **la plus haute importance**, dit-il, pour la tranquillité publique, l'édification du prochain et le maintien de la charité que les catholiques bannissent de leurs écrits **l'aigreur, la jalousie et les plaisanteries bouffonnes** ; tout cela étant également réprouvée par les mœurs chrétiennes et même simplement honnêtes. C'est pourquoi les réviseurs, selon le devoir de leur charge, séviront avec force contre de pareils écarts et ils ne manqueront pas de les signaler au zèle et à la rigueur des cardinaux membres de la congrégation".

"Donc, conclut le P. Montrouzier, il est expressément interdit de se permettre aucun propos sentant **l'amertume, bien moins encore de haine et de calomnie**… **Cependant** n'allons point nous méprendre sur les intentions des papes et de l'Eglise. La douceur et la charité, qui sont recommandées avec tant d'insistance, aux défenseurs de la vérité ne doivent **jamais dégénérer en mollesse et en lâche complaisance**. Souvenons-nous que la polémique religieuse est un **combat** engagé pour le **triomphe** de la vérité, c'est-à-dire qu'il y faut **de la fermeté et de la bravoure**... On n'entame pas une controverse précisément pour échanger des mots agréables. **Il faut de toute nécessité que l'un des contendants ait tort et s'avoue vaincu.** Donc, **il y aura nécessairement des coups donnés et reçus**. L'important est que dans ces coups on ne puisse **jamais voir la haine ou le mépris de la personne**, mais uniquement l'amour de la vérité. Si des deux côtés on est animé par cet amour, on ne se laissera pas rebuter par quelques aspérités.

"**Respect pour les personnes, libre et franche discussion des doctrines** : ces deux mots résument les lois fondamentales de la polémique catholique… Le lecteur doit comprendre que le défenseur de la vérité reste parfaitement dans son rôle quand il se prévaut contre son adversaire de tous les avantages que celui-ci lui donne par sa mauvaise foi ou sa maladresse…

"Il va de soi que, si la charité ne nous interdit point de relever les défauts réels de l'écrivain que nous combattons, elle nous défend bien moins encore de heurter ses préjugés. Si excusable que soit une erreur, elle ne saurait avoir des droits supérieurs aux droits de la vérité. Ce serait se faire de la charité une idée bien étrange que de vouloir l'obliger à **ménager les susceptibilités personnelles aux dépens de ces imprescriptibles droits**. Non, la charité ne saurait sanctionner de pareils ménagements, disons mieux, de semblables **lâchetés**".

Une question, importante à résoudre, est la suivante : Tous nos adversaires doivent-ils être de notre part l'objet du même respect et des mêmes ménagements ? Voici comment le P. Montrouzier résolut cette question :

"Benoît XIV déclare qu'une proposition équivoque doit être prise dans le sens le plus favorable ; mais ce grand pontife explique lui-même sa pensée, de manière à nous faire comprendre que cette **présomption favorable** est le droit spécial des écrivains qui jouissent d'une **réputation de piété et de foi encore intacte**... Si l'auteur ne présente pas ce caractère, rien n'indique qu'il puisse se réclamer de l'indulgence du pontife. Manifestement, Benoît XIV fait ici l'application des règles du droit, en vertu desquelles personne n'est gratuitement présumé mauvais. *Nemo malus nisi probetur*, mais qui autorisent à faire peser dans la suite la présomption de **malice** sur ceux qui ont été dûment convaincus. *Semel malus, semper malus*. Aussi bien, quoi de plus naturel ? Tous les tribunaux admettent une semblable façon d'agir. Peut-on exiger raisonnablement qu'un lecteur se mette l'esprit à la torture pour expliquer dans un sens favorable les paroles d'un auteur connu pour penser mal, ou du moins pour ne pas respecter suffisamment les délicatesses de l'orthodoxie ?

"Lorsque sous le pape Innocent X, il fut question de qualifier les propositions janséniennes, quelques consulteurs du Saint Office opinaient pour une qualification qui n'eut rien d'infâmant. Or, raconte le P. Rapin ; la simplicité des consulteurs fut jugée excessive ; les sectaires avaient donné trop de preuves de leur mauvaise foi, pour qu'on pût raisonnablement attacher un sens catholique à leurs propos ambigus.

"Nous ne manquons pas aujourd'hui d'hommes animés de cette excessive mansuétude à l'égard des écrits les plus contraires à la doctrine de l'Eglise ; **et ce qui est le plus étrange, c'est que ces juges, si indulgents à l'égard de tous les hétérodoxes, déploient LA PLUS IMPITOYABLE SEVERITE à l'égard de certains auteurs parfaitement catholiques. N'y a-t-il pas lieu de craindre que l'esprit qui les anime ne soit pas l'esprit de vérité ?**

ATTENTION ! TRES GRANDE ATTENTION maintenant.

"L'erreur, une fois constatée, poursuit le savant jésuite, doit être poursuivie **chez tous ses partisans**, quels que soient leur rang, leur position et même l'éminence du savoir et des services rendu. **Bien plus, c'est à raison même de l'élévation du rang et du plus haut degré de considération que les champions de l'erreur doivent être plus vigoureusement attaqués.** N'est-il pas manifeste que l'erreur s'accrédite avec d'autant plus de facilité que ses patrons jouissent d'une autorité plus haute et d'une plus vaste réputation ? Or, ne l'oublions pas, le but de la polémique est d'assurer le triomphe de la vérité en désabusant les esprits égarés et séduits. Il s'agit de procurer le bien général des fidèles et de l'Eglise *: Ecclesiæ bono et fidelium utilitati consulere*, comme dit Benoît XIV.

"Ce ne serait donc pas apprécier sainement **la mission et les devoirs de la polémique religieuse**, que de crier au scandale aussitôt qu'elle se permet de combattre des hommes qui ont le malheur de se tromper, parce que ces mêmes hommes occupent **un rang élevé dans l'Eglise**, ou jouissent d'une juste renommée de talent et de vertu.

"Certes Fénelon n'avait point de ces scrupules, lorsque, prenant à partie l'évêque de Saint-Pons, dont les écrits favorisaient le jansénisme, il déployait une admirable vigueur dans la réfutation du prélat dévoyé. Voici comment il justifiait sa manière d'agir :

> «On sait par expérience, disait-il, combien le parti hautain et artificieux triomphe sur les moindres libelles qui le favorisent, et qui échappent aux censures par leur multitude. Que serait-ce du mandement solennel d'un évêque distingué par sa régularité et ses talents ? J'avoue néanmoins que je désirerais de tout mon cœur qu'on le laissât achever sa course en paix ; mais **sa paix deviendrait la guerre de l'Eglise**… **Plus un évêque est respectable par sa dignité et distingué par son mérite, plus il doit de réparation à la vérité, quand il l'a attaquée ouvertement dans un acte solennel**»

"Fénelon parle et agit comme l'Eglise, qui, nonobstant son entière déférence pour la dignité épiscopale, n`hérita point à flétrir d'une impitoyable censure les écrits d'un évêque, lorsque la dignité de leur auteur doit contribuer à les rendre plus nuisibles et scandaleux. Toujours la grande devise : *Ecclesiæ bono et utilitati fidelium consulere*".

Maintenant **qu'on lise, qu'on relise et, qu'on médite très sérieusement le résumé que fait le P. Montrouzier de sa doctrine sur la modération.** Il est de nature à dissiper bien des préjugés, tant il est clair et marqué au coin du vrai sens chrétien.

"**La modération chrétienne n'est autre chose que la justice rendue à chacun**. **Soyons doux avec les bons, sévère avec les méchants, telle est la régle.** Jetons un voile sur les défauts du prochain, si l'intérêt de la vérité ne nous oblige pas à les révéler ; mettons ces mêmes défauts en lumière, si cette connaissance est nécessaire pour défendre le peuple d'un homme qui le séduit et le trompe. Telle est la modération entendue au sens de l'Eglise. Entendue au sens libéral et moderne, la modération ne serait que le modérantisme, et le modérantisme lui-même se con-

fond avec la prudence de la chair, également réprouvée de Dieu et des hommes de raison.

"Les partisans de la modération libérale semblent parfois ne pas comprendre en quoi consiste le droit de l'homme à la réputation. Tous les théologiens leur apprendront que **chacun a un droit absolu â n'être pas calomnié**. Quant à l'obligation de taire les défauts réels du prochain, c'est une obligation purement relative, qui cesse d'exister du moment qu'elle est en opposition avec les droits d'un tiers ou l'intérêt de la société. Il est juste de reconnaître que ceux qui oublient le plus facilement cette distinction, lorsqu'elle ne leur est pas favorable, savent s'en souvenir quand le besoin de leur cause l'exige,

"**Oserait-on penser que saint Jean Baptiste et Notre-Seigneur Jésus-Christ aient manqué de modération, lorsqu'ils traitaient les pharisiens de *sépulcres blanchis* et de *race de vipères*, ou bien soupçonnera-t-on que le disciple bien-aimé, saint Jean, avait oublié l'esprit du Maître, quand il écrivait son *Nec ave ei dixeritis* ?**"

D'après tout ce que j'ai dit et démontré, d'après les citations nombreuses que j'ai faites et dont plusieurs sont même extraites des documents d'une très haute autorité, on doit nécessairement conclure que, s'il y a lieu de pratiquer la modération, comme il n'y a pas moyen d'en douter, il faut **surtout la pratiquer à l'égard des écrivains catholiques**. On n'oublie pas que leurs adversaires sont hommes, à ce titre, on demande **excuse pour leurs faiblesses**, Qu'on n'oublie donc pas non plus que les écrivains catholiques sont hommes aussi et que, la nature humaine étant toujours courte par quelque endroit, il leur est impossible, obligés qu'ils sont d'être chaque jour sur la brèche, de mesurer toujours bien les coups qu'ils portent. Ils tombent donc nécessairement, quoique sans malice, dans certains défauts. Il faut les excuser eux aussi.

Si l'on recommande très fortement la modération et la charité à l'égard des écrivains qui sont loin d'être animée du même zèle et des mêmes bons sentiments qu'eux, pourquoi les mettrait-on, eux et eux seuls, hors la loi, et les traiterait-on sans modération et sans charité aucune ?

Cependant telle est l'incroyable et l'inexplicable aberration de certains hommes, nécessairement éclairés, que, sous prétexte de modération et de charité à sauvegarder, ils traitent les écrivains catholiques comme ils ne traiteraient pas plus mal les impies déclarés. Sans apporter et même sans pouvoir apporter de preuves à l'appui de leurs avancés, ils ne se gênent point de les accuser d'être mus par un zèle aveugle et insensé, d'être exagérés, violents dans leur langage, injurieux, outrageants, de provoquer même au schisme par des écrits tendant à détruire les notions de la hiérarchie catholique. Mieux que cela, s'ils n'osent se ruer publiquement contre eux, de crainte de se jeter dans une impasse, ils les **persécutent dans l'ombre** et ils abusent clandestinement de toute l'autorité dont ils peuvent disposer pour leur nuire et rendre tous leurs efforts inutiles. Ces hommes assurément sont loin, bien loin de se conformer aux instructions de Benoît XIV relativement aux écrivains catholiques.

Comme je ne veux pas insister davantage sur ce triste sujet, je me contenterai, à propos de la mission de la presse catholique, de leur remettre sous les yeux certaines paroles de Pie IX bien propres à les faire réfléchir. Je m'abstiens de citer les passages de l'encyclique *Inter multiplices*, qui ont trait à la manière dont on doit procéder à l'égard des écrivains catholiques, car ils sont suffisamment connus.

En novembre 1869, Pie IX, ayant reçu une députation d'un journal catholique, répondit dans les termes suivants :

"La presse catholique peut compter sur toutes mes sympathies, elle a droit à toutes mes faveurs. **Elle est aujourd'hui un des moyens les plus importante et les plus efficaces pour défendre l'Eglise contre le journalisme révolutionnaire**".

Le 9 Janvier de l'année suivante, il disait en face d'une foule immense de pèlerins :

"De prétendus sages voudraient qu'on évitât de choquer les idées du temps, en traitant certaines questions ; mais ceux qui parlent de la sorte sont des aveugles qui se font les guides d'autres aveugles : *Cœci sunt et duces cœcorum*. **Je dis, moi, qu'il faut dire la vérité pour établir la liberté, qu'il ne faut jamais craindre de proclamer la vérité et de condamner l'erreur**".

Enfin le 15 du même mois de la même année, il adressait à M. l'abbé Gonzalve Ferriera chanoine et directeur du journal portugais*, O apostolo*, un bref dans lequel on lisait :

"**Criez donc, criez et ne vous lassez point. Sonnez de votre voix comme de la trompette**".

"Pour qui sait lire, dirai-je, en empruntant encore les paroles du P. Montrouzier, **ces admirables paroles du Pape renferment un traité complet des lois de la polémique religieuse ; elles tracent non seulement aux évêques, mais à tous les défenseurs de la vérité catholique, la voie où ils doivent marcher**".